

www.e-rara.ch

Oeuvres Posthumes De Frédéric II, Roi De Prusse

Friedrich

[Basel], 1789

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ah II 24-35

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88944>

Epitre XII.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

ÉPITRE XII.

AU MARQUIS D'ARGENS.

A Strehlen le 8 Novembre.

ORGUEILLEUSE raison ! ce trait doit te confondre :
Que de maux inouis sur nous viennent de fondre !
L'œil n'a pu les prévoir, ni l'art les prévenir.
Un voile impénétrable a caché l'avenir :
Nos regards curieux sans fin sur lui s'exercent ;
Leurs efforts sont perdus , jamais ils ne le percent.

1761.

La campagne, Marquis, approchait de sa fin,
On osait se flatter d'un plus heureux destin ;
Déjà disparaissait l'immense multitude
De ce peuple cruel , né dans la servitude ,
Qui tel qu'aux Appennins les orageux torrens ,
Ravageait nos cités et dévastait nos champs.
Ils avaient fui , l'espoir commençait à renaître ,
Qu'ayant moins d'ennemis on les vaincrait peut-être.

Ce calme inespéré ne dura qu'un moment :
La foudre avec l'éclair partit au même instant.
L'Autrichien caché, tapis dans ses montagnes ,
Prémédite son coup, descend dans les campagnes :

Ces travaux dont Vauban, le digne fils de Mars ,
Par des fossés profonds défendait les remparts
Dont Schweidnitz assurait sa redoutable enceinte ,
N'ont pu contre un assaut la préserver d'atteinte.
Sous un bras téméraire autant qu'audacieux
Elle tombe une nuit , presque à nos propres yeux.
Dès-lors les embarras de tout côté nous pressent :
Depuis ce coup fatal tous les troubles renaissent.

1761.

De l'Oder jusqu'au Rhin, de Cosel à Colberg
 On voit l'airain tonnant, et la flamme et le fer
 Déployer leur horreur sur toutes mes provinces,
 N'épargner ni les grands, ni les peuples, ni princes;
 Tout l'Etat est en butte à ce commun danger.
 Je ne puis me défendre, et je dois me venger?
 Les projets des Césars, des Condés, des Eugènes
 Dans cette extrémité sont des sciences vaines.
 Il faudrait que le Ciel, favorable à nos vœux,
 Daignât manifester son bras miraculeux.
 Nos moyens sont à bout, l'adresse et la vaillance
 Succombent sous le nombre et sous la violence
 De l'univers entier conjuré contre nous.

Le sage doit prévoir; il le peut, direz-vous:
 Des faits bien combinés lui tiennent lieu d'augures,
 Il se prépare ainsi d'heureuses conjonctures.

La prudence, Marquis, est un fil incertain;
 Il guide, égare, et cède au pouvoir du destin.
 L'apparence souvent dément ce qu'elle indique;
 Ce qui paraît probable au fond est chimérique.
 Tel est ce labyrinthe où l'homme sans flambeau
 Se perd en tâtonnant, l'œil chargé d'un bandeau.

Le perfide métier que celui qui m'occupe!
 En calculant mes pas je n'en suis pas moins dupe
 Des caprices du fort et des événemens.

Je perds en vains projets de précieux momens.
 Ma constance aux abois du fardeau qui m'excède,
 D'un soin opiniâtre y veut porter remède;
 Mais quel esprit perçant pourra me conseiller
 Par quel art ce chaos pourra se débrouiller?

Ah! quelque fermeté qu'ait l'ame la plus forte,
 Un torrent de malheurs sur elle enfin l'emporte;

quand on n'a plus d'espoir, le courage tarit,
Et l'esprit révolté contre ses fers s'aigrit.
Le fatal ascendant du fort qui m'enveloppe,
Infecte mes esprits d'un poison misantrope ;
J'ai pris ma vie en haine et le jour en horreur :

Et lorsque la raison adoucit cette aigreur,
Qu'un intervalle heureux permet que je respire,
D'un désastre nouveau l'on s'empresse à m'instruire.
Pour nourrir ma douleur, hélas ! que d'alimens !

J'épanche en votre sein mes secrets sentimens.
Jamais l'ambition, ni l'intérêt infâme,
N'ont pu tenter mes sens, ni subjuguier mon ame :
Un sentiment plus grand, plus noble et généreux
Au sortir du berceau m'embrasa de ses feux.

Mon cœur vous est connu ; vous savez qu'il dédaigne
Les symboles pompeux d'un despote qui règne,
Que souvent entouré d'un appareil si vain,
Vous m'avez toujours vu moins roi que citoyen.

Mais ma philosophie et mon indifférence
Ne vont point à souffrir l'injuste violence
De ce complot de Rois, qui sans se rebuter,
D'un trône chancelant veut me précipiter.
Qui foule aux pieds l'orgueil, déteste la faiblesse ;
Endurer un affront, cher Marquis, c'est bassesse :
De ce trône envié, tout prêt à succomber,
Je descendrais sans peine, et n'en veux pas tomber,

Peut-être qu'autrefois enchanté par l'histoire
J'ai sacrifié trop à l'amour de la gloire :
L'exemple séduisant de tant d'hommes fameux
Me remplit du désir de m'élever comme eux.

Mais bientôt redressé par la philosophie,
J'appris par ses conseils à réformer ma vie,

1761.

A rejeter l'erreur, à chérir la vérité,

Et mon esprit alors, par ce charme emporté,
Connut que pour atteindre à la gloire mondaine,
Il avait poursuivi sans fruit une ombre vaine,
Qu'il n'est qu'illusions, que tout s'évanouit.

Revenu de l'objet qui long-temps m'éblouit,
Je me disais: Je vois la fin de ma carrière,
Bientôt le froid trépas va clore ma paupière,
Faut-il par tant de soins, de chagrins et d'ennuis,
De jours si douloureux, de plus cruelles nuits,
Arriver à ce gîte où nous devons nous rendre,
Où le temps détruira nos noms et notre cendre?
Ah! s'il faut tout quitter au moment du trépas,
A des soins superflus pourquoi perdre nos pas?
Terminons les travaux d'une vie importune:
Est-ce à nous, vils mortels, à dompter la fortune?

Non, non, il faut choisir pour aller à sa fin
Une voie applanie, et le plus doux chemin:
Laissons aux conquérans entourés de ruines
Ces sentiers hérissés de ronces et d'épines.

Vaines illusions! songe vague et flatteur!
Cessons de nous tromper pour vaincre la douleur.
Esclave scrupuleux du devoir qui me lie,
Un joug superbe et dur m'attache à ma patrie.
Je vois en gémissant ses honneurs abolis,
Tant d'États inondés d'avidés ennemis,
Du danger renaissant l'intarissable source,
L'ennemi triomphant, le peuple sans ressource,
Et partout le ravage et la destruction.

Patrie! ô nom cheri! dans ton affliction
Mon cœur, mon triste cœur te voue et sacrifie
Les restes languissans de ma funeste vie.

Loin

1761.

Loin de me consumer en soins infructueux,
Je m'élançai aussitôt dans ces champs périlleux.
La vertu me ranime, un nouveau jour m'éclaire;
Courons venger l'Etat, soulager sa misère;
Oublions tous nos soins pour ne penser qu'à lui,
Que l'effort de nos bras lui procure un appui;
Il faut dans le torrent nager malgré sa pente,
Périr pour la patrie, ou remplir son attente.

Si quelque ambitieux, avide du danger,
De ce pesant fardeau voulait me soulager,
Qu'avec plaisir, Marquis, dégagé de contrainte,
Sans besoin d'étaler l'indifférence feinte,
J'abdiquerais d'abord ma triste dignité.

Dans le sein du repos et de l'obscurité,
Loin des yeux importuns d'une foule indiscrete,
J'irais m'enfouir au fond d'une retraite.

Si jamais votre ami, hors de ce tourbillon,
D'un vain désir de gloire éprouvait l'aiguillon;
Si ce monde pervers, ingrat, cruel et traître,
L'abusait de nouveau, lui qui l'a su connaître.....
Ah! vous verrez plutôt et le ciel et les flots
Confondus à l'instant rétablir le chaos.

Non, non, sans désirer dans cet heureux asile
Ces honneurs, ces grandeurs, cette gloire stérile,
Au sein de la vertu, moins craint, moins envié,
J'élèverais un temple au Dieu de l'amitié;
Et saurais conserver l'unique bien du monde,
L'innocence du cœur dans une paix profonde.

Là, soit que le destin dût prolonger mes jours,
Ou qu'il eût résolu d'en abréger le cours,
D'un œil indifférent que la raison éclaire,
Je verrais dans la mort la fin de ma misère;

Certain que de ce corps par les maux accablé
 1761. Le souffle qui l'anime à peine est exhalé,
 Que cet instant rapide, en détruisant mon être;
 Rend l'homme tel qu'il fut avant qu'on le vit naître.

Ainsi ceux que ce jour a vus mettre au tombeau,
 Et tous ceux dont la mort éteindra le flambeau,
 Seront également par une loi durable
 Absorbés à jamais par l'âge irrévocable.

L E T T R E C X X I I I .
 D U M A R Q U I S D ' A R G E N S .

Berlin , 24 novembre.

S I R E ,

J'AI lu vos vers avec admiration , et vous me les avez envoyés dans un temps où il ne fallait pas moins que le plaisir qu'ils m'ont causé pour soulager l'abattement où m'a jeté un misérable mal d'estomac qui me laisse à peine l'usage de la pensée ; mais je prends patience , et lorsque je souffre ou que je languis , je répète ces vers :

Quoi ! vous ne voyez pas qu'ici-bas la souffrance ,
 Sans connaître de rang , de roture ou naissance ,
 Atteint un criminel , ainsi qu'un innocent ?
 Chacun s'y voit sujet , et nul n'en est exempt.

Je puis assurer V. M. qu'à mon gré et selon mon frêle jugement , je n'ai pas vu un de ses ouvrages où il y ait plus de force et plus de correction que dans ce dernier. J'ai résolu de l'apprendre par cœur ,

car c'est un véritable secours dans tous les événemens de la vie.

1760

Je pense bien, ainsi que V. M., que tous ces anciens philosophes Grecs ont été de très-mauvais physiciens; mais voulant donner, dans les dissertations que j'ai jointes à ma traduction, une idée des différentes opinions des philosophes, en montrant la faiblesse des anciens, je relève la pénétration des modernes. Ocellus avait peu de raison de croire la transmutation des élémens; mais les épicuriens parmi les philosophes anciens nièrent cette prétendue transmutation, et Boerhaave en a prouvé de nos jours l'impossibilité par les plus curieuses expériences chimiques; et cela fait le sujet de la note où j'examine le sentiment d'Ocellus, de l'opinion duquel je ne suis presque jamais. V. M. verra que j'ai précisément dit dans la dissertation sur l'éternité du monde, ce qu'elle aurait souhaité qu'Ocellus eût dit. Si V. M. me fait la grâce de lire mes dissertations, elle verra que je n'ai pas fait la sauce pour le poisson; mais que j'ai cuit le poisson pour avoir le prétexte de faire la sauce. Passez-moi, Sire, ce mauvais proverbe, parce qu'il explique bien l'idée que j'ai eue en traduisant Ocellus.

Voici des temps qui me font trembler pour la santé de V. M. Votre dernière lettre a un peu calmé mon inquiétude, car le bruit s'était répandu à Berlin que vous aviez la goutte. J'espère que vous prendrez des précautions qui vous en garantiront pour tout l'hiver.

J'ai vu les présens que vous envoyez à la Porte

1761. ottomanne. On ne peut rien faire de plus riche, de plus superbe et en même-temps de plus galant. Si cela produit un bon effet, je ne regrette point les sommes que peuvent coûter ces présens, qui sûrement sont plus considérables que ceux que la France donne dans cent ans.

J'ai l'honneur etc.

L E T T R E C X X I V.

D U M A R Q U I S D' A R G E N S.

Berlin, 8 décembre.

SIRE,

LE conte que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, est bien écrit et bien versifié; mais il ne manque encore qu'une corde au violon, et l'habile artiste à qui il appartient, en jouera encore parfaitement et ne souffrira pas qu'on coupe les autres; c'est de quoi je suis très-assuré; et ce n'est pas sa faute, si on a coupé la première.

Vos changemens dans le Stoïcien sont plutôt des variantes que des corrections; car il y a des premiers vers que j'aime bien autant que les autres; enfin les uns et les autres sont fort bons.

J'ai trouvé deux endroits dans les changemens qui ne me paraissent pas corrects.

J'ai vu George et Auguste, et le Czar, prince atroce.

J'ai vu George et Auguste etc. il y a là une espèce d'hiatus; *George* et va fort bien, mais et *Auguste*, malgré le *t* qui ne se prononce pas dans

le mot , forme une espèce d'hiatus ; c'est là le défaut condamné par Boileau : 1761.

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,
Ne soit dans son chemin d'une voyelle heurtée.

Enfin, Sire, vous êtes maître en Jérusalem. Ce n'est pas à un petit scribe comme moi à condamner le grand maître du temple, à qui tous les mystères du sanctuaire sont connus ; mais il me semble que ce vers devrait être changé ; voici l'autre endroit où je trouve à redire : il ne s'agit point de poésie, mais de la construction grammaticale :

Quoi ! ne voyez-vous point qu'ici bas la fortune
Respecte ni vertu, ni pouvoir, ni naissance.

il faut absolument *Ne respecte ni vertu* etc. la suppression de *ne* est une trop grande licence.

Voilà, Sire, tout ce que la critique la plus austère a pu me faire découvrir dans votre Stoïcien qui, selon mon faible jugement, est la meilleure chose que vous ayez faite, parmi tant d'excellentes que vous avez produites.

Il est arrivé ici une affaire dont le récit vous amusera peut-être : Porporini a été accusé par une fille de lui avoir fait un enfant ; il a été condamné en justice à payer à cette fille cent écus, et à nourrir l'enfant dont il a été déclaré le père. Bien loin que Porporini ait appelé à un autre tribunal de ce jugement, il a d'abord payé les cent écus, a reconnu être le père de cet enfant, qu'il a pris et qu'il fait élever chez lui, et a été remercier ses juges de ce qu'ils avaient eu la bonté de réparer le dommage que lui avaient fait les

1761. chirurgiens de Venise. Cette aventure fait rire toute la ville. Je n'ai pas encore vu Porporini, mais je l'ai fait prier de passer aujourd'hui chez moi. On dit qu'il est dans la joie de son cœur d'être déclaré père aux yeux de tout l'univers.

J'ai prié, Sire, le Commandant d'envoyer en chiffre à V. M. une lettre qu'un homme porté de la meilleure volonté, m'a écrite. J'aurais mandé à V. M. tout de suite l'original de cette lettre; mais comme il me paraît que les postes ne sont pas extrêmement sûres, j'ai mieux aimé prendre la voie du Commandant. Si V. M. ne croit pas avoir besoin de l'offre que fait l'auteur de cette lettre, elle verra cependant qu'il y a des gens qui lui sont véritablement affectionnés, et cette personne est digne de louange à cet égard. Quoique je sois assuré que V. M. n'a aucun besoin de l'offre de cet homme, je pense qu'elle fera fort bien de l'en faire remercier gracieusement par le Commandant; car l'on ne fait pas ce qui peut arriver dans les années prochaines et la personne dont je parle à V. M. s'est conduite cet été dans une ou deux situations qui paraissaient délicates, avec l'approbation et à la grande satisfaction de tous les citoyens, et sur-tout de quelques-uns des plus utiles à l'Etat. V. M. aime la vérité et ne trouve pas mauvais que les gens qu'elle connaît lui être dévoués de cœur et d'ame, lui parlent sincèrement. Ainsi, Sire, je fais que V. M. ne désapprouvera pas que je prenne la liberté de lui dire naturellement ce que je pense à ce sujet. J'ai l'honneur etc.

LETTRE CXXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 29 décembre.

SIRE,

J'AURAIS eu l'honneur d'écrire il y a dix jours à V. M., —
mais j'ai cru que je n'aurais jamais plus ce bonheur. 1761.
J'ai eu une inflammation causée par mes maudites
crampes, et l'on a cru pendant trois jours que j'étais
hors de toute espérance. A la fin après quatre
saignées, une boisson d'eau de quinquina pour éviter
la gangrène, et une légère médecine quand le mal a
été calmé, je suis hors d'affaire pour cette fois.

J'avais regardé comme un conte ce que l'on
débitait sur l'action affreuse de Warkotsch et du
prêtre catholique ; mais quand j'ai vu la citation
de ces deux misérables dans les gazettes, que j'ai
appris qu'ils avaient été arrêtés tous les deux et
qu'on les avait laissé échapper, je me suis écrié,
ô Frédéric ! comment êtes-vous servi, pendant que
vous servez si bien vos sujets et la patrie !

Gottskowsky est venu chez moi me parler de
son affaire. Il est fort triste, parce que son crédit
paraît souffrir beaucoup de l'aventure qui lui est
arrivée. Il m'avait prié de vous écrire à ce sujet,
mais ma maladie est venue pendant ce temps. Il
me paraît par les raisons qu'il m'a dites qu'il est
innocent et qu'il était véritablement dans la bonne
foi. Il m'a témoigné que cette affaire l'obligerait

1761. par le dérangement qu'elle lui cause d'abandonner une partie de ses fabriques : j'en ai dit de bien se garder de le faire, avant qu'il eût de V. M. une réponse ; il m'a promis qu'il ne prendrait aucun arrangement jusqu'alors.

Les Anglais par les manœuvres qu'ils font trouveront le secret avec trois cent soixante vaisseaux de guerre de laisser sortir huit misérables vaisseaux et six frégates du port de Brest, qui les empêcheront de prendre la Martinique ; il faut qu'il y ait un démon déchaîné des enfers qui se mêle de toutes ces affaires. Le seul chagrin que j'avais, si j'étais mort il y a dix jours, c'était de ne plus vous revoir, et ma consolation était de quitter un monde aussi abominable et aussi insensé. J'en dirais davantage, mais la faiblesse dont je suis encore m'en empêche.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXXVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 30 décembre.

SIRE,

LA faiblesse m'empêcha d'écrire, dans la dernière lettre que j'eus l'honneur de vous envoyer, bien des choses dont je ne puis croire qu'elle soit véritablement instruite. La douleur où je suis de voir comment vous êtes servi, me rend la vie à charge. Vous connaissez, Sire, mon zèle pour vous ; jugez

donc de l'amertume dont mon cœur est rempli, quand je suis convaincu et que je vois de mes yeux, que toutes les sottises qui nous ont fait perdre Colberg et la moitié de la Poméranie viennent, ou des brouilleries, ou des mauvaises manœuvres des gens en qui nous avons ici toute notre espérance. Si vous aviez envoyé, Sire, en Poméranie une de vos bottes, ou que votre frère le Prince Henri eût envoyé une des siennes pour commander, nous aurions encore Colberg. L'un va au secours de l'autre et lui mène douze mille hommes sans convoi, qu'il pouvait prendre très-aisément avant que Butturlin fût arrivé en Poméranie; il s'en suit de cela, que le lendemain arrivé à Colberg, il est obligé de repartir avec son corps, pour aller chercher à manger; il se laisse couper, perd chemin faisant le corps de Knobloch, et est cause que ce général est fait prisonnier. L'autre, qui était resté devant Colberg, fait encore pis; il abandonne ses retranchemens sans les détruire, pour faciliter à Romanzow le moyen de s'y placer; il laisse les prisonniers russes dans Colberg, pour achever d'y consumer les provisions; il perd deux mille hommes dans des attaques inutiles, et enfin, pour couronner l'œuvre, il se laisse enlever à Stargard, trois escadrons et les timbales du régiment. Je ne dis à V. M. que ce que tous les officiers et soldats du corps qui est ici, publient hautement. Malgré les fatigues énormes que ces gens ont essuyées, ils sont tous pleins de bonne volonté; ce n'est pas le courage qui leur manque, ni le zèle pour le service de V. M. Oh! que vous avez bien eu raison, Sire, de m'écrire

1761.

— 1761. plusieurs fois dans vos lettres , que ce ne seraient pas les bras qui nous manqueraient , mais les têtes ! Jamais prédiction malheureusement plus véritable. Mais enfin , Sire , tout cela peut se réparer. Le grand article c'est la fanté de V. M. Voici qu'elle va avoir un peu de repos. On m'a dit que vous aviez eu une grosse fluxion dans la tête. Avec la fatigue énorme que vous avez essuyée , comment cela peut-il être autrement ? J'espère que la chaleur et la tranquillité auront guéri cette douleur. Donnez-moi , pour l'amour de Dieu , des nouvelles de votre fanté. Quant à moi , je commence à me remettre un peu , et eu égard à la douleur dont mon cœur est pénétré , je ne me porte que trop bien.

J'ai l'honneur , etc.

L E T T R E C X X V I I .
D U M A R Q U I S D' A R G E N S .

Berlin , 19 janvier.

S I R E ,

— 1762. J E viens de recevoir dans ce moment les deux pièces que V. M. m'a fait la grâce de m'envoyer ; elles sont parfaitement écrites ; je les ai d'abord lues deux fois de suite , et j'ai trouvé deux vers qui ne sont pas défectueux , mais dont l'un me paraît faible , et l'autre contient un terme dont un Romain n'a jamais pu se servir , car il n'a été inventé que

dans le premier siècle du christianisme. Le premier de ces vers est dans Othon et le second dans Caton. 1762.

Au moins à cette fois je puis vous être utile.

Au moins à cette fois me paraît prosaïque ; d'ailleurs il ferait plus correct de dire au moins cette fois je puis vous être utile, mais le vers ne s'y trouverait pas ; cela est très-aisé à changer. Quant au second vers, il est très-beau :

Oui, glorieux martyr de Rome et de ses lois. . .

Mais le mot de martyr ne fut jamais connu de Caton : c'est un terme né dans les persécutions que souffrirent les chrétiens. On peut bien s'en servir aujourd'hui, parce que l'usage l'a établi ; ainsi l'on dira, il est le martyr de la dureté d'un tel, il est le martyr de son entêtement etc. ; mais dans la bouche de Caton, ce mot ne me paraît pas bien placé, sur-tout quand c'est Caton qui parle, et qui parle à d'autres Romains. Voilà, Sire, ce que la critique la plus sévère a pu me fournir sur deux pièces véritablement excellentes, et très-bien versifiées.

Je viens, Sire, à ce que V. M. me fait la grâce de me dire au sujet de mes prédictions de Leipzig : elles ont été très-vraies, car vous aviez fait la plus belle campagne qu'on pût faire. Mais à coup sûr, ni moi, ni qui que ce soit dans le monde, ne prévoira qu'un homme laisse emporter une place défendue par trois mille hommes dans une heure de temps. Car enfin, je suppose qu'il eût été attaqué dans les formes et qu'ayant huit mille hommes de garnison, il en eût perdu cinq à la défense de ses ouvrages extérieurs, ne mériterait-il pas

1762. d'être puni, si ayant encore trois mille hommes, il rendait sa place avant que la brèche fût faite au corps de la place ? Et que n'a-t-il défendu ce même corps de la place, s'il était trop faible pour garder ses ouvrages extérieurs ? Non, cela est inconcevable, qu'un homme se laisse forcer derrière un rempart flanqué de bastions, avec un bon fossé en avant de ce même rempart. Voilà, Sire, ce que sûrement je n'avais pas prévu et que je ne prévoirai jamais.

V. M. me parle du commissariat de la Poméranie; elle doit être cent fois mieux instruite que moi, ainsi je n'ai rien à dire; mais ce commissariat n'était pas en dernier lieu dans le Mecklenbourg à Malchin. Si j'avais moins de zèle pour V. M., tout cela m'affligerait moins; mais je meurs de douleur quand je vois que les soins, que les fatigues que vous prenez, que les bonnes et glorieuses choses que vous faites, sont détruites, ou par les étourderies, ou par le peu d'expérience des autres. Dans tous mes chagrins je n'ai qu'une consolation, c'est de savoir que vous vous portez bien; pour la crainte des ennemis je n'en ai aucune, et je reste toujours dans la parfaite conviction qu'après tant d'événemens fâcheux, il faut à la fin qu'il arrive quelque coup heureux qui remette toutes les affaires dans un bon état.

Voilà la guerre déclarée entre les Anglais et les Espagnols; j'en suis bien aise, et je crois avoir de bonnes raisons pour cela. Les Anglais n'ont plus de paix particulière à faire, et Dieu fait à la longue ce qu'ils auraient pu conclure, séduits par les

cessions que leur offraient les Français ; d'ailleurs avec deux cents vaisseaux , ils sont restés les bras croisés toute la campagne passée et se sont laissés duper et amuser par le ministère de Versailles , qui cherchait à faire son traité avec les Espagnols. Je crois qu'ils penseront différemment aujourd'hui. Ce qu'il y a de bien certain , c'est que vous leur devez actuellement pour le moins aussi nécessaire qu'ils vous le sont , et cela par cent mille raisons que V. M. connaît sans doute cent fois mieux que moi.

V. M. vit solitairement , je n'en doute pas ; mais certainement si elle ressemble à un chartreux , je puis bien dire que je suis un père de la Trappe. Il y a au pied de la lettre huit mois que je ne suis pas sorti une seule fois de mon appartement. Heureusement je suis fort bien logé , et j'étourdis mon chagrin à force de lire les gazettes anglaises que je me fais traduire , et des livres grecs que j'étudie pour pouvoir les entendre. J'ai l'honneur etc.

LETTRE CXXVIII. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin , 25 janvier.

SIRE,

VOTRE dernière lettre a augmenté mon inquiétude ; et les embarras dont je vous vois pour ainsi dire accablé , me font craindre qu'à la fin votre santé ne s'altère entièrement ; mais la nouvelle que vous aurez reçue sans doute peu d'heures après que vous avez écrit la lettre que vous m'avez fait l'honneur

1762.

de m'envoyer, vous aura convaincu que la fortune changera à la fin ses rigueurs et qu'elle vous favorisera avec autant de gloire qu'elle l'a fait autrefois. Enfin, voilà dans l'empire de Pluton quelqu'un qui n'en reviendra plus pour augmenter le feu de la discorde. Cette nouvelle nous a tous surpris, d'autant plus qu'aucun de nous ne s'y attendait; on l'avait débitée tant de fois faussement, qu'on croyait, quand on l'apprit ici, que c'était un conte.

Le général Seidlitz a fait deux mille prisonniers dans la dernière affaire qu'il a eue avec l'armée de l'empire, cela vaut mieux que des prisonniers autrichiens, puisque c'est presque autant de recrues que de prisonniers.

Il y avait long-temps que je soupçonnais les horreurs et les perfidies dont me parle V. M.; mais enfin, quand les maux qu'on a voulu nous faire, n'ont pas eu lieu, il faut ne s'en affliger qu'autant qu'on aurait à les craindre pour l'avenir, et je vois les choses dans une situation où il est impossible que la mauvaise volonté de certaines gens puisse avoir lieu, du moins pour le présent.

J'ai fait une grande marque à mon almanach au jour que V. M. m'a fait la grâce de m'annoncer, et que je ne pensais pas encore si prochain. J'ai eu l'honneur de le dire souvent à V. M.; tout ira bien à la fin; pourvu qu'elle jouisse d'une bonne santé et qu'elle puisse agir.

V. M. fera sans doute que les Français doivent avoir remis, le 6 de décembre, Port-Mahon entre les mains des Espagnols. S'il leur prenait fantaisie aujourd'hui de faire la paix, qu'auraient-ils à donner

en échange aux Anglais ? Je ne vois aucun moyen pour eux d'en venir à un accommodement , que la guerre n'ait ou augmenté leurs pertes , ou amélioré leur état présent. 1762.

On a découvert que l'envoyé de Danemarck savait trois jours plutôt la mort de l'impératrice de Russie, que l'on ne l'a apprise par tous les courriers qui sont arrivés ici , dont le premier ne vint que le mardi matin ; et le dimanche auparavant , l'envoyé dit à quelques personnes : il est mort une des principales têtes couronnées de l'Europe. On eut beau le presser, il ne voulut pas s'expliquer davantage.

J'ai l'honneur , etc.

L E T T R E C X X I X.

D U R O I.

Sans date.

IL est vrai, mon cher Marquis, que tous les événemens favorables ou fâcheux se succèdent alternativement. Nous en avons eu tant de malheureux, de cruels et d'affreux, qu'il fallait bien que quelque autre chose vint y apporter quelque adoucissement. Cependant reste à voir jusqu'où nous pourrions porter nos espérances. J'ai été si malheureux dans toute cette guerre et par la plume et par l'épée, que cela m'a donné une grande méfiance dans toutes les occasions, de sorte que je n'en crois plus que mes oreilles et mes yeux uniquement. Je pourrais composer un grand chapitre des façons différentes dont les politiques s'égarent dans leurs conjectures, où les exemples ne me manqueraient pas, et cela pour s'être

1762. laissé emporter par leur imagination et avoir précipité leur jugement. Voilà ce qui me rend retenu et circonspect. O que l'expérience est une belle chose ! Moi qui étais étourdi dans ma jeunesse comme un jeune cheval qui bondit sans frein dans une prairie, me voilà devenu lent comme le vieux Nestor ; mais aussi suis-je grison , rongé de chagrin , accablé d'infirmités et bon en un mot à être jeté aux chiens.

Votre nouvelle de Port-Mahon est fautive , mon cher , de même que celle des 2,000 prisonniers du Général Seidlitz. Je ne métonne point de ces bruits de villes : nous en avons ici également. Quand on remonte à leur source , on les perd comme les origines des grandes maisons. C'est à présent le moment pour les forgeurs de contes et les fabricateurs de nouvelles : pourvu qu'il n'y entre ni géant ni féerie , tout le reste peut être croyable , et bien peu de particuliers sauront débrouiller la vérité travestie en passant par tant de bouches. Vous m'avez toujours exhorté à me bien porter ; le moyen , mon cher , quand on est houspillé comme je le suis ? Des oiseaux qu'on abandonne aux caprices des enfans , des toupies fouettées par des marmots , ne sont pas plus agités et plus maltraités que je ne l'ai été jusqu'ici par trois ennemies acharnées.

Adieu , mon cher ; dès que j'aurai quelque nouvelle adoucissante , consolante et restaurante , je ne manquerai pas de vous la communiquer en gros ; mais si le contraire arrive , je vous le dirai de même. Puissé-je vous donner bientôt de bonnes nouvelles ! Adieu encore. Ne m'oubliez pas.

LETTRE

L E T T R E C X X X.

D U R O I.

Sans date.

JE ne suis encore ni mort ni enterré, mon cher Marquis, ma fièvre m'a quitté et je suis à présent tout comme un autre. Votre imagination vous représente l'avenir avec un pinceau flatteur; mais la mienne, moins vive et moins rianté, ne me montre qu'embarras, peines, difficultés, dangers et malheurs qui nous menacent. J'ai à la vérité reçu des nouvelles de Solime; mais l'affaire n'est pas finie; on me nourrit de belles espérances et il me faut des effets; cependant vers le 10, je dois recevoir un courrier qui nous apportera Moyse et les prophètes. Tout va bien en Russie; je ne puis avoir de là-bas des nouvelles positives que le 16 ou le 18 de ce mois. Attendons donc, mon cher Marquis; patience; car tout ceci est pour moi une école de patience où ma vivacité s'est éteinte. Je ne vaux plus rien qu'à végéter, l'huile de ma lampe s'est usée avant le lumignon, tout au plus serais-je bon à faire un chartreux. Voyez après cela à quelle sauce vous me mettez, si la paix se fait jamais; à broyer les couleurs pour la Marquise, ou à copier des notes pour votre viole de gambe. Enfin tranquillisez-vous, mon cher; que ma santé ne vous inquiète plus et mandez-moi les nouvelles que vous pourrez, sur-tout les littéraires. Adieu, mon cher. Je vous embrasse.

1762.

LETTRE CXXXI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 2 février.

SIRE,

— 1762. VOTRE MAJESTÉ peut bien penser quelle doit avoir été ma joie en recevant sa lettre : c'est le jour le plus heureux de ma vie. J'ai toujours été persuadé qu'à la fin tous les projets de vos ennemis s'en iraient en fumée ; mais je craignais qu'avant qu'il n'arrivât quelque événement décisif, vous ne succombassiez sous les fatigues que vous avez essuyées depuis six ans. Enfin, après un orage épouvantable, le calme est revenu, et je connais trop l'étendue de vos lumières, pour ne pas être assuré que vous profiterez autant qu'il vous sera possible du tour heureux que prennent les affaires. Vous devriez bien par pitié me donner encore quelque bonne nouvelle. J'ai déjà relu, sans exagération, depuis six heures trente fois votre lettre, et avant que la journée finisse, je la relirai bien encore autant de fois. Mais il me semble que vous ne m'avez dit que la moitié des choses heureuses qui sont arrivées. Vous m'avez traité comme un malade qui, par sa faiblesse, ne peut pas encore soutenir tout à fait le grand jour. Dans le fond vous n'avez pas mal agi pour ma pauvre cervelle, car encore un degré de plus de plaisir,

je n'aurais pas répondu d'elle. Oh ! si j'avais à présent le bonheur d'être auprès de V. M., que je lui
 1762.
 dirais de choses ! Il s'en présente tant à mon esprit, que je crois que je pourrais en faire un gros volume in-folio. Je voudrais bien vous en écrire ici quelques-unes, mais j'attends pour cela votre première lettre. J'ai encore besoin d'un élixir qui achève de rétablir entièrement mes forces. Je ressemble à ces malades, qui ayant été long-temps entre la vie et la mort, ont peine à se persuader qu'ils n'ont plus de rechute à craindre. J'attends donc encore une ou deux lignes de V. M., pour me livrer entièrement à cette joie vive qui nous fait goûter dans ce monde terrestre les plaisirs que les dévots se promettent dans le céleste. Il dépend donc, Sire, de V. M. de me mettre au rang des bienheureux et de me canoniser tout vivant, chose que tous les papes du monde ne sauraient faire.

J'ai l'honneur, etc.

L E T T R E C X X X I I

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 12 février.

SIRE,

1762. J'ATTENDS la première lettre de V. M. comme les Juifs attendent le Messie, et à vous dire le vrai, j'ai grand besoin d'un peu de consolation; le bâtiment croule de tous côtés, je suis toujours incommodé depuis ma dernière maladie, et si je n'étais pas un peu mon pauvre corps, il tombera bientôt par terre. J'aurais besoin de faire des remèdes, mais pour qu'ils agissent il faut un peu de gaieté. J'espère que la première lettre de V. M. m'en donnera beaucoup.

Les Autrichiens affectent de répandre dans presque tous les papiers publics, que vous pensez à faire la paix avec eux. J'ai lu dans les articles de Vienne qu'ils ont envoyé un nouvel ambassadeur, où vous envoyez ce que j'ai vu il y a trois mois à Berlin. Je pense qu'ils ne font courir tous ces bruits que pour faire accroire à certaines gens que vous ne les assisterez pas s'ils viennent à se déclarer, et que vous avez offert de vous accommoder avec la cour de Vienne. Je me défie de tout après ce que j'ai vu.

Les directeurs de l'académie sont venus chez moi, pour me charger de prier V. M. de vouloir bien permettre qu'un de leurs membres, c'est M. Sulzer, excellent citoyen, et Suisse de nation, puisse faire un voyage de deux ou trois mois chez lui, pour y

régler quelques affaires domestiques. Ce M. Sulzer est après M. Euler ce qu'il y a de mieux aujourd'hui dans l'académie; il est grand littérateur et bon géomètre. Ajoutez à cela qu'il n'a pas un sou de pension de l'académie; il s'est pourtant sagement soumis au réglemeut que nous avons fait à l'académie, que pendant la guerre aucun académicien ne pourra s'éloigner sans une permission de V. M. Je prie V. M. de me répondre un mot sur cet article; car nous ferions une perte irréparable, si cet homme, qui n'a point de pension, disait qu'il ne veut plus être membre ordinaire. En vous écrivant tout ce long détail, j'ai la fièvre, et ma lettre est bien digne d'un homme qui ne jouit que de la moitié des facultés de son ame. Je voudrais pouvoir, s'il m'était possible, vous parler un peu littérature; mais dans le moment présent j'en raisonnerais comme un homme qui n'a pas le sens commun.

J'ai l'honneur, etc.

LET TRE CXXXIIL

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 16 février.

SIRE,

Vous faites des miracles aussi grands que ceux du Messie. Votre lettre a produit sur moi le même effet que les paroles du Seigneur sur le paralytique, *prends ton lit, vas-t'en et marche.* J'étais couché

1762. avec une fluxion accompagnée d'un peu de fièvre; je me suis habillé, j'ai sauté, cabriolé comme un chevreuil dans ma chambre et je me porte à merveille: pas la moindre douleur de corps, pas la moindre inquiétude d'esprit. En vérité vous êtes tout à la fois le plus grand roi et le plus grand apothicaire de l'Europe; vos poudres et vos émulsions valent mieux que tous les remèdes de la pharmacie ancienne et moderne.

Si la diversion dont V. M. me fait l'honneur de me parler arrive, la Fortune réparera bien dans trois mois de temps tout le mal qu'elle a fait pendant six ans; si elle n'a pas lieu, la paix avec les Russes et les Suédois est un si grand bien, qu'elle nous fera supporter patiemment le défaut de ce secours, dont je sens bien toute l'utilité. Ce qui me donne bonne espérance pour la diversion, c'est que les Autrichiens commencent à la craindre sérieusement, et je le vois clairement par leur affectation à faire mettre dans les papiers publics que vous songez à conclure la paix avec eux: je suis convaincu qu'ils veulent se servir du stratagème d'une paix prochaine, pour éviter la diversion.

L'Envoyé de Danemark, grand prophète de malheur dans nos temps de chagrins, fait une assez triste mine: il s'est efforcé de répandre partout qu'il n'était point question de paix entre les Russes et les Prussiens; et quand il a vu arriver les prisonniers de Magdebourg, il a soutenu hautement à tous nos ministres d'Etat, que c'était un simple échange de prisonniers, qui n'était que dans le genre de celui que vous aviez fait faire par le général Willich.

Nos bons Berlinois ont été assez simples pour le croire, et les pauvres gens étaient tous affligés. Le comte de Reufs vint chez moi tout consterné me raconter les discours du Danois. J'avais reçu une heure auparavant la lettre de V. M. et je l'assurai, sans entrer dans aucun détail, qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tous les discours du ministre de Danemark, et que je lui garantissais que nous aurions furement la paix avec les Russes et les Suédois. La joie est revenue dans le cœur de tous nos Berlinois. Votre nom passe en bénédiction de bouche en bouche; et vous devez vous bien porter, car depuis vingt quatre heures l'on a bu plus de cinquante barriques de vin dans Berlin à votre santé. Les officiers russes qui ont passé ici, ont marqué la plus grande joie d'être amis des Prussiens; ils ont été régalez magnifiquement pendant trois jours dans plusieurs maisons, où l'on a largement bu à votre santé et à celle de l'empereur Pierre III, que Dieu bénisse et fasse prospérer! Puissent tous ses ennemis, ainsi que les vôtres, mourir de dépit et de honte de voir leur odieuse cabale détruite dans un moment, et puissent-ils encore essuyer autant de chagrins qu'ils en ont fait essuyer à tant d'honnêtes gens! Ce que je dis là, n'est pas trop philosophe, mais il n'y a philosophie qui tienne. J'ai l'honneur, etc.

1762.

LETTRE CXXXIV.

DU ROI.

Sans date.

— ^{1762r} JE vois par votre lettre du 16, mon cher Marquis, que vous avez à présent exactement saisi la situation où sont nos affaires. Vous comprenez tout à merveille, et vous voyez que votre ministre de Danemarck n'est qu'un sot. Nous avons actuellement ici un Russe, le même qui, comme courrier, a passé par Berlin; je suis très-content de lui, et à moins que tous les principes du raisonnement humain ne soient des absurdités, il faut que nous fassions la paix avec les Russes et les Suédois, encore avant l'ouverture de la campagne. Quant à ce qui est relatif à d'autres espérances, je n'en pourrai avoir des nouvelles certaines que vers le commencement du mois prochain; cela nous ferait bien dû, car depuis fix ans dans quelle amertume et dans quelle douleur n'avons-nous pas passé la vie? Il faut de l'onguent pour la brûlure; croyez-moi, cela est nécessaire et bon. Je suis bien aise de vous avoir guéri; ce sera ce que j'aurai fait de mieux dans ma vie en politique; je souhaite que cette lettre-ci vous serve de nouveau confortatif et qu'elle achève de vous tranquilliser.

Je vous envoie pour vous divertir une fable que je me suis avisé de faire; elle fera bientôt suivie d'une autre. Je n'ai pas l'esprit assez tranquille pour faire des ouvrages sérieux; je m'amuse aux fables.

Ah ! mon cher Marquis, quand serai-je hors de cette maudite galère ? Je vous avoue que pilote, politique, et général héros de romans sont les plus fichus métiers qu'on puisse faire en ce bas monde. Epicure avait raison, son sage ne devait jamais se mêler des affaires publiques. Peut-être ferions-nous mieux si nous choissions notre place dans le monde ; mais le destin fait tout, il nous jette dans un emploi et puis il faut s'y tenir. Ecrivez-moi si l'on est bien aise à Berlin, et soyez persuadé que je vous aime toujours. Adieu.

L E T T R E C X X X V.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 1 mars.

S I R E,

Vous me demandez si l'on est bien aise à Berlin ? On y est dans la plus grande joie. Les gens riches donnent des fêtes, ceux dont la fortune est médiocre régaler leurs familles, partout on vous donne mille bénédictions ainsi qu'à l'Empereur de Russie, et vous devez vivre tous les deux trois cents ans, si les vœux que l'on fait le verre à la main sont exaucés. Toutes les gazettes étrangères parlent, comme d'une chose arrêtée et finie, de l'union entre la Prusse et la Russie ; ainsi tout le Brandebourg participe à la joie de Berlin, et l'on n'est pas moins

1762. content, à ce qu'assurent toutes les lettres qui viennent ici, dans les autres villes que dans la capitale. Quant à moi, V. M. peut être assurée que si la diversion en question a lieu dans le mois de mars, ma pauvre cervelle n'y tiendra pas: j'ai été deux jours à mettre aux petites maisons, à force de gaieté. Je suis fort le serviteur de la philosophie, mais il est des situations où Héraclite lui-même dirait avec Horace qu'il est doux d'extravaguer.

Je pense bien comme V. M. qu'il nous faut de l'onguent pour la brûlure et que cela est très-bon. C'est le moyen d'ôter aux mal-intentionnés les moyens de nous rebrûler une seconde fois. V. M. pense toujours bien, et dans cette occasion admirablement bien.

La fable que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, est charmante, et écrite avec cette élégante simplicité qui convient à ce genre de poëme.

La nouvelle de la cession de Port-Mahon aux Espagnols par les Français, que je mandai il y a quelque temps à V. M., et qu'elle regarda alors comme un conte, se vérifie: la France retirera trois millions de piastres de cette cession.

J'avais cru jusqu'à présent que je n'aurais jamais souhaité de vieillir; mais je me suis trompé sur ce sujet comme sur tant d'autres: je voudrais être plus âgé de six semaines. J'ai l'honneur, etc.

L E T T R E C X X X V I.

D U R O I.

Breslau, 6 mars.

LA joie des habitans de Berlin que vous me dé-
crivez, mon cher Marquis, s'est communiquée à 1762.
mon ame, et j'ai senti un avant-goût de la sen-
sation que j'éprouverai quand la paix générale sera
faite. Nos nouvelles de Pétersbourg sont telles que
nous les pouvons souhaiter ; il se pourrait même au
moment présent que la paix y fût signée. Je n'ai
pas encore toutes les nouvelles d'un certain lieu ;
mais je fais que les troupes marchent et qu'on a une
grande peur à Vienne. J'ai tout lieu d'espérer que
je réussirai. Dès que j'en serai plus sûr, je vous com-
muniquerai la satisfaction que ce bon événement me
causera. Enfin, mon cher Marquis, les nuages ora-
geux se dissipent, et nous pouvons espérer de revoir
un beau jour ferein, brillant de rayons éclatans
du soleil. Je vous envoie un conte que j'ai fait ;
j'étais plein en le composant de la lecture de Bossuet
et de ses impertinentes variations, où toutes les rê-
veries mystiques de l'école sont expliquées. Fâché
contre ces absurdités, je fis une fable pour me ven-
ger de ceux qui passent leur vie à débiter ces fotti-
ses. La grotte obscure de l'orient est le sujet de l'al-
légorie, et le tout est assez clair pour n'avoir pas
besoin de commentaire. Réjouissez-vous, mon cher
Marquis, et soyez tranquille et bien portant. Le
courage me revient avec l'espérance, et j'espère encore
avant de mourir de vous revoir à Sans-Souci,

— où nous philosopherons tranquillement et fans être
 1762. *in periculo mortis*. Adieu, mon cher. Dieu vous
 bénisse!

L E T T R E C X X X V I I.

D U M A R Q U I S D' A R G E N S.

Berlin, 9 mars.

S I R E,

LES nouvelles que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire sont admirables, et je ne doute pas qu'incessamment vous n'en receviez qui accompliront toutes vos espérances. L'on n'est pas seulement joyeux à Berlin d'être débarrassé de notre plus dangereux ennemi, mais l'on est charmé de voir que l'on pourra rendre à nos deux principaux antagonistes tout le mal qu'ils voulaient nous faire, et celui qu'ils nous ont fait. Ce sont de bonnes gens que vos citoyens de Berlin, et qui méritent bien l'amitié que vous leur témoignez. On se prépare ici à des fêtes dont je vous enverrai le récit, pour vous amuser, dès que le simple armistice ou la suspension d'armes aura été signée à Stargard. Jugez ce que l'on fera à la signature de la paix avec la Russie; car on est si outré contre les Autrichiens et les Français, qu'on se soucie fort peu d'avoir la paix avec eux.

Votre conte est charmant, ingénieux, léger; pas un vers, pas un mot, pas une syllabe à changer. L'idée en est nouvelle, l'application très-juste.

J'ai l'honneur de le répéter à V. M.; ce petit ouvrage est charmant, vous y avez répandu toute la gaïeté dont votre esprit doit se ressentir dans l'heureuse situation des affaires. 1762.

Je souhaite que la diversion ait lieu, cela achèverait de punir vos ennemis de leur audace effrénée et à laquelle ils comptaient ne mettre point de bornes; mais ces superbes Autrichiens et ces fiers Français commencent à ne plus avoir d'avantages réels que dans les gazettes de Hollande, dont ils ont acheté tous les gazetiers. Il y avait dans celle du 29 février, et dans celle du 2, un démenti formel qu'il y eût aucune négociation, encore moins aucun armistice entre la Prusse et la Russie. J'attends la première lettre de V. M. où elle daigne m'apprendre si je puis régaler ces messieurs d'un petit ouvrage intitulé: *Lettre d'un baron Westphalien à un bourgeois d'Amsterdam*? Il y a assez long-temps que je suis excédé des rodomontades autrichiennes et des gasconnades françaises.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXXXVIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 23 mars.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ aura sans doute reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire en réponse à sa lettre du 6 de ce mois; ainsi je ne lui redirai point ici combien

— j'ai trouvé ingénieux et d'un goût charmant son
 1762. petit ouvrage en vers. Les grandes et bonnes occupations que vous avez actuellement, doivent emporter même vos momens ordinaires de loisir. Je ne puis pourtant m'empêcher de vous mander deux choses fort plaisantes, dont vous saurez peut-être déjà la première. Le roi de France a nommé au moment de la naissance un bâtard qu'il a eu d'une mademoiselle de Roman, duc de Vendôme et prince légitimé du sang. On prétend que si cette maîtresse avait accouché à Versailles, la Pompadour était renvoyée sur le champ, et que M. de Richelieu avait arrangé cette affaire le mieux qu'il avait pu pour la faire réussir. Cette nouvelle vient de l'ambassadeur de Hollande, à qui celui de Paris l'a écrite.

L'autre aventure fait beaucoup de bruit à Versailles. Le jour que le maréchal de Broglio fut exilé, on jouait à Paris, à la comédie française, *Tancrède* de Voltaire; il y a dans la scène cinquième ou sixième du premier acte, des vers dont le sens et les paroles disent à peu près: *Tancrède est un héros; malgré la cabale qui le fait exiler, le peuple l'aime et connaît son mérite.* Soit que l'actrice eût en vue d'appliquer cet endroit à M. de Broglio, ou qu'elle cherchât à les bien déclamer, ces vers firent un grand effet sur tout le parterre, qui les appliqua à M. de Broglio; on frappa des mains avec excès, et força l'actrice à les répéter plusieurs fois. La cour a ordonné au lieutenant-général de police de poursuivre cette affaire. L'actrice a été obligée de prêter serment qu'elle n'avait songé à autre chose qu'à bien

jouer son rôle , et l'on a arrêté une foixantaine des applaudissans , contre lesquels on instruit un procès en forme. Y a-t-il rien de plus ridicule , si ce n'est les arrêts des parlemens pour chasser les jésuites et ceux du conseil pour les protéger ? Cela occupe plus Paris que la Martinique , où toutes les gazettes assurent que les Anglais , après avoir été repoussés deux fois , ont enfin débarqué douze mille hommes de troupes réglées.

J'ai l'honneur , etc.

LETTRE CXXXIX.

D U R O I.

Sans date.

VOTRE lettre , mon cher Marquis , m'a trouvé avec la fièvre ; c'est une récidence d'une fièvre épidémique qui court ici la ville , et dont Catt pourra vous faire la description. Vos deux nouvelles de Paris ont bien le caractère de la frivolité , déesse de ce pays. Cependant je ne crois pas que madame Roman , accouchant à Versailles , aurait fait chasser la Pompadour , parce que le Roi de France est un homme d'habitude , et qu'il a placé sa confiance dans cette femme-là , qui depuis sept ou huit ans gouverne son royaume à sa satisfaction : et quand même cette malheureuse serait chassée , ne pensez pas que j'y gagnasse grand'chose. Il s'est formé dans ce pays-là une faction saxonne qui me ferait également contraire. Quelle petitelle de la cour de faire le procès

à des polissons qui ont applaudi à ce vers de
 1762. Tancrède! En vérité, tout cela est bien misérable,
 de même que ce contraste du conseil et du parle-
 ment pour et contre les jésuites. Mais, mon cher
 Marquis, ma tête est si faible, que je ne puis vous
 en dire davantage, sinon que l'Empereur de Russie
 est un homme divin, auquel je dois ériger des
 autels. Adieu, mon cher Marquis. Je n'en puis plus.

L E T T R E C X L.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 26 mars.

S I R E

J'AI eu la douce satisfaction de pouvoir parler
 pendant deux heures de suite de V. M. avec M.
 Catt, qui a bien voulu contenter ma curiosité et
 répondre à toutes mes questions. Combien de fois
 ne vous ai-je pas plaint! Mais j'en revenais tou-
 jours à dire: enfin grâce au Ciel, tous ces maux
 sont passés et il ne nous reste que des sujets de
 joie. M. de Catt m'a dit qu'il avait rencontré
 auprès de Breslau M. le comte de Hordt; ainsi
 vous aurez encore appris bien des nouvelles qui
 vous auront instruit de choses satisfaisantes.

J'ai lu avec un plaisir infini votre réponse à
 M. d'Alembert; il n'y a rien qui doive ni qui
 puisse le fâcher, c'est une plaisanterie ingénieuse

sans

fans fiel et sans aigreur. Mais en vérité et les géomètres et d'Alembert et l'académie française, tous ces gens-là deviennent des fous. Qu'est-ce donc que cet esprit philosophique si vanté qui conduit à préférer (*) Virgile au Tasse et à débiter d'un air important et décisif tant de paradoxes ? Voilà comme, du temps de Sénèque et de Lucain, le goût du siècle d'Auguste commença à périlcliter. 1762.

M. de Catt va passer trois jours à Wittemberg, pour parler à son compatriote, qui l'a prié de faire la moitié du chemin de Berlin à Leipfic, étant pressé de retourner en Suisse. Je félicite V. M. d'avoir une personne qui lui est aussi véritablement attachée que M. de Catt : elle se ressouviendra de ce que j'eus l'honneur de lui écrire à son sujet l'année passée au mois d'avril. J'avais appris bien des choses que j'ai encore plus éclaircies dans la suite, qui me prouvaient combien il était essentiel que V. M. n'eût dans l'intérieur de ses appartemens et pour dépositaire de ses papiers que des gens d'une probité connue, et qui vous fussent entièrement dévoués. V. M. m'a fait la grâce de m'écrire qu'elle permettait que je prisse les eaux à Sans-Souci. Je profiterai de cette grâce, si elle veut bien le permettre, vers la fin du mois prochain, pour remettre entièrement ma santé, et pour faire ma cour à V. M., lorsque j'aurai le bonheur de la revoir, avec une assiduité qui répare le chagrin que m'a donné son absence.

J'ai l'honneur etc.

(*) Ne serait-ce pas le contraire qu'aurait dit le Marquis d'Argens ?

LETTRE CXLI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin , 29 mars.

SIRE,

1762. JE réponds à la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, dans le moment où je la reçois. L'homme n'est pas fait pour être heureux longtemps. J'étais tranquille, joyeux depuis quatre jours, et voilà que l'incertitude où je suis sur l'état de votre santé me cause mille inquiétudes. J'espère pourtant que votre maladie n'aura point de suites et que ces fièvres épidémiques qui sont à Breslau, sont comme celles que nous avons ici à Berlin, où presque tout le monde a été malade depuis une quinzaine de jours; mais ces maladies, même les plus opiniâtres, n'ont guères duré que sept ou huit jours.

Ce que V. M. me fait l'honneur de me mander au sujet de l'Empereur de Russie, me fait un double plaisir. Le premier, c'est que si vous êtes incommodé du corps, vous devez avoir l'esprit content, et cela contribuera pour beaucoup au rétablissement de votre santé. Le second, c'est que j'espère que l'amitié que ce grand prince vous témoigne avec tant de raison, en vous unissant tous les deux d'intérêts, comme de sentimens d'affection, conduira enfin ces troubles à leur fin et nous amènera la paix. Quand pourrai-je donc avoir le plaisir de vous voir tranquille ?

V. M. doit juger de l'inquiétude où je suis. Je la prie instamment, si elle n'a pas le temps de m'écrire un mot, dans les occupations dont je vois qu'elle doit être accablée, de me faire savoir par un des domestiques de sa chambre l'état de sa santé. Je vous jure que je ne vivrai pas jusques à ce que je reçoive de vos nouvelles.

Vous devez, Sire, avoir été bien content du Prince de Prusse; tout le monde qui l'a vu à Magdebourg en dit ici mille biens. Vous faites toujours de très-bonnes choses; mais celle de l'avoir fait venir auprès de vous est excellente, par cent et cent mille raisons. Il profitera plus aujourd'hui dans un jour, qu'il n'aurait fait dans six mois à Magdebourg. Je demande encore en grâce à V. M. des nouvelles de sa santé.

J'ai l'honneur etc.

LETTRE CXLII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 3 Avril.

SIRE,

VOTRE dernière lettre, dans laquelle vous me faites la grâce de m'apprendre que vous n'avez plus de fièvre, a achevé de me tranquilliser; car Catt étant allé à Wittemberg pour voir son parent, je ne savais ce que c'était que cette fièvre, et il me venait sans cesse les idées les plus tristes, en pensant à celles qui avaient régné à Breslau l'hiver que

— j'y étais. Heureusement le Comte de Hordt, qui
 1762. partit deux jours après la lettre que vous m'aviez
 fait l'honneur de m'écrire, dit ici que vous n'aviez
 eu qu'une fièvre de rhume. Ce fut le Comte de
 Reuss qui me donna cette bonne nouvelle et vint
 exprès chez moi; je l'aimais beaucoup auparavant,
 parce que c'est un bon et excellent citoyen, qui
 vous est dévoué de cœur et d'ame; mais je l'aime
 encore davantage aujourd'hui, et s'il m'avait donné
 cent mille écus, il ne m'aurait pas fait le quart du
 plaisir qu'il me fit.

Voilà la Martinique prise. Outre les avantages
 inestimables de cette conquête, les suites en font
 des plus utiles. Trente-quatre vaisseaux de guerre
 qui se trouvent tout-à-coup en état d'agir contre
 les Espagnols, et une armée de 16,000 hommes
 de troupes réglées; ce qui vaut une armée de
 80,000 en Europe. Outre ce premier avantage, en
 voici un second aussi considérable. Un tremblement
 de terre vient de détruire une partie de Carthagène
 en Amérique; les remparts et les fortifications sont
 presque tout à bas, et les deux forts de sainte Mar-
 guerite qui défendaient l'entrée du port, entière-
 ment détruits; il n'y a rien de plus certain que
 cette nouvelle, le détail de ce désastre est dans
 toutes les gazettes. Voilà le Pondichéri et le cap
 Breton des Espagnols détruit, sans qu'il en ait coûté
 la moindre peine aux Anglais.

Je ne vois ni noir, ni blanc. Je ne vois pas
 noir, parce que nous avons tous nos derrières
 libres, que nous pouvons employer cette campagne
 contre les Autrichiens l'armée que nous avons

contre les Russes, et le corps que nous opposions
aux Suédois; car d'ailleurs vous aurez pu vous
apercevoir par mes lettres que je n'ai jamais fait
que très-peu de fond sur les gens que j'ai fréquentés
avec M. d'Andrefel; ainsi n'ayant jamais fondé sur
eux la moindre espérance, ils n'entrent pour rien
dans ma façon de penser. Je ne vois pas entière-
ment blanc, parce que je fais que la plus grande
prudence d'un général peut être rendue inutile par
la bêtise ou par la lâcheté des subalternes; et mal-
heureusement je n'ai que trop d'exemples de cette
vérité. Mais j'espère en vos lumières, en vos talens
supérieurs; et vous suppléerez à ce qui pourrait
manquer. Vous me direz: si le Prince Ferdinand
était battu? Pourquoi le sera-t-il, puisqu'il a tou-
jours battu ses ennemis jusqu'à présent? Mais si le
Prince Henri avait quelque désavantage? Pour-
quoi étant plus fort qu'il n'a jamais été, n'agira-t-il
pas aussi bien qu'il a fait jusqu'à présent? Mais
enfin si l'Empereur de Russie venait à mourir?
Pourquoi mourra-t-il? il est jeune, il se porte bien
et nous ne sommes plus dans le siècle de la Médecine.
Mais si moi Roi de Prusse j'étais battu? Si cela
arrive jamais, je consens que l'on me coupe la tête.

J'ai l'honneur etc.

1762.

LETTRE CXLIII.

D U R O I.

8 avril.

^{1762.} Vous êtes gai et de bonne humeur, mon cher Marquis, et ce ne sera pas moi qui voudrais vous affliger par mes rêves mélancoliques. D'ailleurs penser tristement ou gaiement ne fait rien aux choses ; elles vont leur train, et l'événement bon ou mauvais, il faut ensuite le recevoir, et dévorer son chagrin, si la fortune nous est contraire. Je suis à présent dans les négociations par dessus les yeux ; tout va à souhait à Pétersbourg, et j'ose vous dire que ce pays dont vous n'espérez rien, remplira ce que j'en attends, mais un mois plus tard que je ne l'aurais désiré. Sur la fin de Mai il y aura un beau sabbat dans cette pauvre Europe, et ce sera de cette façon-là que nous trouverons la fin de cette détestable guerre. Je relis à présent l'histoire de Fleury, dont je m'accommode très-bien ; cela tiendra bon jusqu'au mois de Juillet ; c'est une pièce de résistance qui fournit des alimens pour une demi campagne. Je ne vous en dis pas davantage à présent, mon cher Marquis. J'attends de grandes nouvelles, que je vous enverrai toutes chaudes, dès que je les aurai reçues. Adieu, mon cher, je vous embrasse.

L E T T R E C X L I V.

D U M A R Q U I S D' A R G E N S.

Berlin, 11 avril.

SIRE,

LA lettre de V. M. a fait hausser mes espérances de dix degrés. Elle me parle de ma gaieté. Quelque grande qu'elle soit, je la trouve encore fort modeste; et je regarde comme un miracle que ma pauvre tête ne se soit pas totalement démontée depuis le mois de Février. Mais si ce dont vous me parlez au sujet des gens que j'ai vu autrefois avec M. d'Andresel, a lieu, je ne réponds plus de rien, et je serai peut-être obligé de me faire mettre une trentaine d'épingles dans le derrière, pour déterminer les esprits vitaux vers les parties basses, et les empêcher de se porter avec trop de rapidité au cerveau. Plaisanterie à part. Si jamais j'apprends que les mouvemens que vous attendez, ont été effectués, je ne réponds pas que la joie ne fasse en moi quelque révolution trop grande. Je sens trop la conséquence d'un événement tel que celui que vous espérez, j'en vois trop bien les suites heureuses, pour être véritablement tranquille jusqu'au moment que je le saurai arrivé. Permettez-moi, Sire, de vous citer ce vers d'un de nos meilleurs poètes:

1762.

Je le souhaite trop pour le croire sans peine.

Mais je vois tant de choses bonnes d'un autre côté,

— 1762. que j'attends avec patience celle que je souhaite le plus aujourd'hui.

Vous savez sans doute, Sire, que les Anglais ont pris à la Martinique trente-six vaisseaux corsaires des plus considérables qu'eussent les Français; la perte de cette île leur coûte d'un seul article trente millions de livres. On embarquait pour la France toutes les années de la Martinique cent mille caisses de sucre, à six cents livres la caisse: cela fait soixante millions de livres de sucre. Mettez la livre de sucre à dix sous, qui font la valeur de trois de nos anciens gros; vous trouverez, sans grand calcul, que cela fait trente millions de livres, par conséquent le double de ce que peut rendre l'électorat de Hanovre dans la plus florissante paix. Il est vrai que ce sont les sujets du Roi de France et non pas lui qui perdent ces sommes considérables; mais la plaie n'en est pas moins grande pour le royaume, et elle saignera long-temps.

On dit ici que vous faites mettre en ordre le château de Charlottembourg. Si V. M. se rappelle les jolies tapisseries de papier pour les chambres des officiers et des dames que je lui fis voir à Leipzig, et qu'elle veuille en employer quelques-unes, vu le bon marché, une chambre ne coûtant guères que quarante écus monnoie courante, l'entrepreneur de la fabrique de Rheinsberg, qui est un gentilhomme du Prince Henri, et qui est venu me prier de le recommander à V. M., lui enverra tous les plus beaux échantillons.

M. de Catt se porte mieux; il a trouvé ici un chirurgien fort habile, qui l'a déjà très soulagé, et

qui lui promet de le mettre en état dans une douzaine de jours d'aller rejoindre V. M. et de faire la campagne sans incommodité, pourvu qu'il veuille se ménager un peu, et ne plus être aussi mauvais écuyer que saint Paul de chrétienne mémoire.

1762.

On dit dans tous les papiers publics que la flotte qui a pris la Martinique va rendre une visite aux Espagnols à la Havane, et leur emprunter à coups de canon quelques millions de piastras. Ainsi soit-il!

J'ai l'honneur etc.

L E T T R E C X L V.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 23 avril.

S I R E,

Je me doutais bien, par certaines choses que j'avais lues dans les papiers publics, des mauvaises manœuvres qu'on faisait dans une cour, où depuis le changement de ministère, la faiblesse paraît avoir succédé à la fermeté, malgré les avantages inespérés que la fortune semble vouloir donner à des gens qui en savent si mal profiter. J'espère que si les anciens sujets de Mithridate se mettent en mouvement, tout ira à merveille, et que vous pourrez laisser faire à ceux qui se conduisent contre toutes les règles de la politique autant de sottises qu'ils voudront, sans qu'elles vous portent préjudice. J'attends donc avec une impatience infinie la confirmation des nouvelles des anciens ennemis de Pompée. J'ai beaucoup plus de foi en leurs promesses qu'en celles des gens que j'ai vus autrefois avec M. d'Andresel.

1762. J'ai prié M. de Catt, qui aura l'honneur de rendre ma lettre à V. M., de lui dire une chose qui peut lui être utile, et que je crois ne devoir pas confier au papier, parce qu'on ne fait ce qui peut arriver à un voyageur. Le même M. de Catt, avec qui j'ai eu la consolation de m'entretenir tous les jours de V. M., pourra lui dire le genre de vie que j'ai mené depuis dix mois.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXLVI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

avril.

SIRE,

J'AVAIS oublié de remettre à M. de Catt les deux pièces de M. d'Alembert que V. M. m'avait fait la grâce de me communiquer. J'ai l'honneur de les lui renvoyer: il y a dans tout cela du bon, du singulier et du mauvais. Il est fâcheux qu'au beau génie du siècle de Louis XIV. succède un esprit de paradoxe, qui tôt ou tard ruinera le bon goût, et détruira à la fin le bon sens.

V. M. travaille donc sur les pères de l'Eglise? J'avais eu l'honneur de lui dire plusieurs fois qu'il ne manquait plus à ses lectures qu'une douzaine de tomes in-folio, après quoi elle pourrait disputer avec Dom Calmet et tous les bénédictins de l'univers.

Je parcours l'écriture, et les remarques que je fais, ———
doivent servir aux notes que je fais sur Timée de Locres, 1762.
dont j'ai traduit les ouvrages, qui n'ont jamais paru en
langue vulgaire. C'est un fou de la première classe
que ce Timée de Locres, pas un mot de bon sens dans
ses ouvrages; mais sa philosophie a servi de base à celle
des Pythagoriciens et des premiers chrétiens, et cela
me fournit de bonnes dissertations.

J'ai quitté V. M. balbutiant le grec, et je la
reverrai le sachant comme les Dacier et les Saumaïse.
C'est aux chagrins que j'ai essuyés depuis dix-huit
mois, que je suis redevable de la connaissance d'une
langue qui sert à mon amusement. Il fallait que je
mourusse de douleur, ou que j'occupasse mon esprit,
pour le distraire des chagrins que lui causait cette
maudite guerre. Soyez persuadé, Sire, qu'après
vous personne n'a été plus sensible aux malheurs
que nous avons essuyés quelquefois. J'étais accablé
par deux mortelles inquiétudes; la première regar-
dait le sort de tout l'Etat; mais la seconde, qui
était bien plus considérable, tombait sur votre
personne. Enfin, grâce au Ciel, voilà toutes nos
inquiétudes finies, et j'espère dans peu de mois avoir
le plaisir de voir V. M. tranquille et heureuse dans
le sein de la paix, goûtant un doux repos que ses
veilles et ses fatigues ont bien mérité.

J'attends aujourd'hui ou demain une lettre de V. M.
Je suis dans la ferme espérance que j'y trouverai la
confirmation des bonnes nouvelles que V. M. m'a
fait la grâce de me mander, et qui m'ont causé une
joie qui m'a rendu entièrement la santé.

J'ai l'honneur, etc.

L E T T R E C X L V I I .

D U R O I .

Breslau , 29 avril.

— 1762. J E commençais à languir comme une fleur qui n'a pas été arrosée de long-temps, lorsque Catt m'a rendu votre lettre. Cette divine rosée m'a ranimé et m'a donné une nouvelle vie. Il est plaisant, mon cher Marquis, que vous travailliez sur le nouveau testament et moi sur les pères de l'église. Quel démon nous a fourni ces idées ? Dites-moi par quel concert notre esprit s'est-il dirigé en même temps sur ces matières ? Je crois que nous n'en savons rien ni l'un ni l'autre. Je vous avoue que je m'étonne de l'égarément extrême de l'esprit humain toutes les fois que je relis ces disputes sur des dogmes et des mystères. Cependant je ne vous dis rien que ce que vous savez déjà, et je vois d'ici à votre air que vous voulez de bonnes nouvelles. Je me trouve assez heureux pour vous servir comme vous le désirez. Du côté de la Russie j'attends le courrier avec le traité de paix et l'alliance de la part de la Suède. Les médiateurs crèvent tous les chevaux de poste, pour arriver, et signer tout de suite la paix. Ce n'est pas encore tout, le successeur de Mithridate se met actuellement en campagne et m'envoie un grand secours, et ces peuples que le soleil regarde en naissant, sont en mouvement également : les traités sont faits, tout est arrangé, de sorte que nous pouvons compter sur l'accomplissement de mes espérances.

Ce sont des nouvelles qui se sont fait attendre ; —
 mais elles sont si bonnes, qu'on peut leur pardonner ^{1762.}
 leur lenteur.

J'espère donc à présent avec fondement que l'année présente fera la clôture de nos travaux. Catt m'a parlé du pauvre comte Gotter, comme d'un homme à l'agonie. Hélas ! je ne retrouverai à Berlin que des murailles et vous, mon cher Marquis ; plus de connaissance, personne, et moi j'aurai survécu à toute cette malheureuse génération. J'ai quelque affaire qui m'empêche de continuer. Je vous en dirai davantage dès que j'aurai du loisir. Adieu, mon cher, mon bon, mon unique Marquis. Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E C X L V I I I.

D U M A R Q U I S D' A R G E N S.

Berlin, 3 mai.

S I R E,

VOTRE MAJESTÉ aura pu juger d'avance de la joie que j'aurais en recevant la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. J'ai été d'autant plus charmé, que connaissant tout le bien qui pouvait arriver de l'orient, je n'avais jamais été persuadé que ce bonheur nous arrivât. C'est à présent, Sire, qu'il faut songer à conserver votre santé, pour achever de conduire toutes les choses à leur perfection, et venir ensuite se tranquilliser à Sans - Souci, et se refaire de toutes les fatigues énormes que vous avez essuyées depuis fix ans sans relâche.

— Je n'ai aucune nouvelle littéraire à faire savoir à
1762. V. M., mais deux qui prouvent que les méchants
sont quelquefois punis, s'il ne le sont pas toujours.
La Pompadour a perdu un œil, et l'autre aura
bientôt le même sort; cette femme aura le destin
d'Oedipe; c'est toujours quelque chose pour prouver
la providence, quoiqu'il faudrait qu'elle eût le sort de
Cartouche pour faire un argument convaincant.

Les jésuites vont être entièrement détruits en
France; leurs collèges sont déjà fermés et leurs biens
donnés en partie aux régens qui seront chargés de
l'instruction des jeunes gens. Voilà un événement
auquel toute l'Europe ne s'est pas attendue. J'ai
l'honneur d'envoyer à V. M. une estampe qu'on a
gravée à Paris, très-mal exécutée, mais dont l'idée est
assez ingénieuse: tous les ordres de moines sont dans
un crible, que le premier président remue, et tous
les jésuites tombent des trous du crible, comme
l'ordure du froment qui représente les autres ordres et
qui restent dans le crible, ainsi que le blé y demeure
lorsqu'on le nettoie.

La lettre de V. M. m'a donné un si grand coura-
ge, que voyant que tant de différentes nations vont
ouvrir leurs campagnes, je vais aussi faire l'ouver-
ture de la mienne; et puisque V. M. a eu la com-
plaisance de permettre que je prenne les eaux à Sans-
Souci, je sortirai de mon étui, dont je n'ai pas
bougé depuis dix mois, et j'irai annoncer aux
Nymphes et aux Dieux de la Havel qu'ils reverront
bientôt V. M. sur leurs bords heureux. Puisse ce jour
arriver au plutôt! J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXLIX.

DU ROI.

Breslau, 8 mai.

Vous m'avez fourni, mon cher Marquis, le meilleur ragoût du monde pour ma table ; j'y ai produit votre estampe des jésuites ; tout le monde a dit son mot sur ce sujet et nous avons ri, ce qui n'est pas ordinaire dans ma maison depuis les tribulations que nous avons souffertes. Les Français sont de plaisans fous ; j'aime des ennemis qui donnent occasion de rire, et je hais mes Autrichiens rébarbatifs ; bouffis d'orgueil et d'impertinence, qui ne sont bons qu'à faire bâiller, ou à insulter les malheureux. Je n'ai aucune nouvelle à vous apprendre aujourd'hui ; j'attends mes courriers d'une heure à l'autre. Vous trouvez peut-être que depuis quelques mois j'attends toujours des courriers ; cela est vrai ; cependant ils arriveront à la fin, et il n'y aura que notre impatience qui aura souffert de ces délais : ce n'est pas une affaire ; on y gagne plutôt en soumettant son inquiétude naturelle à un petit cours de patience qui nous fait avancer dans la morale pratique et dans l'étude de la sagesse. Je rassemble actuellement l'armée et je mets la dernière main aux préparatifs de cette campagne. Veuille le Ciel qu'elle soit heureuse et la dernière de celles que j'aurai à faire !

Je suis bien aise que vous alliez à Sans-Souci ; mon imagination saura où vous trouver ; je vous suivrai

1762.

jusqu'au parc : je dirai , à présent le Marquis joue de la viole , à cette heure il commente le nouveau testament grec , le voilà répétant avec Babet des leçons de tendresse ; dans cette allée il fait des projets de politique , et revoyant mes appartemens il se ressouvient de moi. Ensuite j'aurai un petit dialogue en idée avec vous ; mais quelque nouvelle de Daun viendra à la traverse diffuser cette illusion agréable , et autant en emporte le vent. Ma situation n'est pas encore à l'abri de certains nuages qui obscurcissent , de temps à autre , la sérénité de quelques rayons qui me luisent ; cela m'inquiéterait beaucoup , si je n'avais vu par l'expérience que tout le mal que l'on craint n'arrive pas. Le trouble va devenir général dans toute l'Europe , et je m'imagine que quand toutes les cervelles se feront détraquées jusqu'au dernier point , la raison alors leur reviendra tout d'un coup , comme à des gens attaqués de la fièvre chaude , qui après un long accès de frénésie , tombent dans un sommeil profond et recouvrent leurs sens au réveil. Que cet heureux moment se fait long-temps attendre , et qu'il en coûte pour que l'Europe en travail accouche de cette paix tant désirée ! Soit en paix , soit en guerre , heureux ou malheureux , absent ou présent , vous me trouverez toujours le même , c'est à dire vous aimant et vous estimant comme j'ai toujours fait. Adieu , mon cher Marquis , et bon soir , je vais me coucher.

LETTRE

L E T T R E C L.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 18 mai.

S I R E,

ME voici arrivé depuis hier dans le délicieux séjour de Sans-Souci, et j'y apprends aujourd'hui par une lettre qu'on m'écrit de Berlin que vous avez battu le corps du général Beck, et fait huit bataillons prisonniers. Vous traitez aussi mal les Autrichiens en Silésie que le prince Henri en Saxe. Voilà un bon commencement de campagne, et si les choses qui, selon ce que je conjecture, doivent arriver au commencement du mois prochain, ont lieu, je ne doute pas que vous ne revoyiez avant la fin de cette année les bords heureux de la Havel, et que vous ne veniez voir les superbes choses que vous avez fait faire à Sans-Souci et que je considère toujours avec une nouvelle admiration. Tout est ici dans le plus bel ordre du monde. Battez donc pour l'amour de Dieu ces maudits Autrichiens le plus souvent que vous pourrez, pour que tous vos sujets aient à la fin le plaisir de vous voir heureux et content après tant de traverses.

J'ai eu l'honneur d'envoyer à V. M. les métaphysiques chimères de d'Alembert sur la poésie et sur l'histoire. Peut-on avec autant d'esprit et de géométrie qu'en a cet homme, être aussi peu conséquent? Je crois qu'à la fin nos meilleurs écrivains

diront comme le père Canet : point de raison, mon-
1762. seigneur, que cela est sage, point de raison !

Voilà V. M. au milieu des fatigues et des dangers. Que je ferai content lorsque je l'en verrai délivrée ! Quand à moi , inutile fardeau de la terre, je passe ma vie à souhaiter la paix , à étudier des choses peu agréables et à apprendre des mots.

Les jésuites sont renvoyés de la cour de France, leurs collèges entièrement supprimés, leurs novices renvoyés ; et l'on parle de leur exil total du royaume comme d'une chose qui doit arriver au mois d'Août. Je croirais volontiers que le ministère a découvert quelques manœuvres de ces honnêtes gens, qui sont inconnues au public et qu'on veut garder dans le silence. Il est certain que deux jours après l'assassinat du roi, deux jésuites furent mis à la Bastille, et l'on n'a plus su ce qu'ils étaient devenus. Ajoutez à cela que lorsque Damiens vint à Paris, il sortait de chez les jésuites d'Arras. Que ferez-vous à la paix de tous ces insectes vénimeux ? Les princes catholiques vous donnent un bel exemple.

Je ne vous dis tout ceci, Sire, que pour vous faire penser à l'aventure qui vous est arrivée la campagne dernière. Je ne comprends pas pourquoi l'on n'a pas déjà condamné et puni en effigie ce misérable Warkotsch. Votre trop grande douceur me fait souvent enrager : les méchans ont besoin d'être contenus par la crainte. J'ai l'honneur, etc.

L E T T R E C L I.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam , 24 mai.

S I R E ,

J'AI l'honneur de répondre à V. M. dans le moment même que je reçois la lettre : elle doit juger du plaisir qu'elle m'a causé. Non seulement nous voyons actuellement le port après une horrible tempête , mais nous entrons dans ce port , où nous oublierons bientôt tous les maux passés. On m'écrit de Berlin que la joie y a été excessive ; le courrier y est arrivé à dix heures du soir , et toute la nuit le peuple a été dans les rues et les maisons éclairées aux fenêtres. On n'a pas moins été joyeux à Potsdam ; mais on le ferait encore plus , si on avait le bonheur de vous y voir. Je me flatte que cet hiver la guerre fera finie. L'alliance avec la Russie vaut toutes les alliances des peuples circoncis et incirconcis ; avec ce seul secours je regarde la paix comme assurée avant quatre mois , et si certaines gens tiennent leurs promesses et se mettent en mouvement , il est impossible que vous ne foyez pas à Sans-Souci avant le mois de Septembre. La reine de Hongrie , à ce que disent des lettres de Vienne qui viennent de très-bonne main , passe la moitié de sa vie depuis quelque tems à prier la Vierge , et l'autre à pleurer. Je souhaite , pour la punir des maux que son ambition a faits depuis sept ans au genre humain , qu'elle ait le sort des sœurs de Phaëton et qu'elle se fonde en eau. J'ai l'honneur , etc.

1762.

L E T T R E C L I I .

D U R O I .

Bettlern , 25 mai.

1762.

J E me félicite , mon cher Marquis , de ce que Sans-Souci peut vous servir de demeure agréable pendant les beaux jours du printemps , et s'il ne dépendait que de moi , tous les événemens se feraient déjà arrangés de façon que je pourrais vous y joindre ; cependant il faut encore ajouter la campagne qui va s'ouvrir aux fix précédentes , soit que le nombre de sept qui passe pour mystique chez les péripatéticiens et les moines , doive être rempli , et qu'il soit dit de toute éternité dans le livre des destinées , que nous n'aurons la paix qu'après sept campagnes , il faut que nous en passions par-là. Mon frère a bien débuté en Saxe ; mais je ne fais quels contes on fait sur notre chapitre. Nous cantonnons encore ; il n'y a que quelques partis de hofards en campagne , et ni Daun , ni Beck , ni tous les autres Autrichiens ne sont attaquables jusqu'à présent. Notre campagne ne peut commencer au plutôt qu'au 20 Juin ; jusqu'à ce temps ne vous attendez pas de notre part à des coups d'éclat.

J'ai déjà pensé aux moines de Silésie ; dès que j'ai appris qu'on les chassait de France , j'ai fait mon petit projet en conséquence , et j'attends à avoir nettoyé le pays d'Autrichiens , pour pouvoir y faire ce qui me plaît. Vous comprenez donc , mon cher

Marquis, qu'il faut attendre que la poire soit mûre pour la cueillir. Quelle différence de revoir Sans-Souci à présent, après y avoir demeuré avant la guerre ! de comparer l'état de prospérité où nous étions alors avec notre misère présente, la bonne société qui s'y rassemblait avec la solitude, ou la mauvaise compagnie qui nous reste ! Tout cela, mon cher Marquis, m'afflige, et me rend triste et rêveur. 1762.

Je suis fort de votre sentiment au sujet de d'Alembert ; il vaut mieux ne point écrire que de dire des paradoxes ou des pauvretés. Blaise Pascal, Newton et cet homme-ci, tous trois les plus grands géomètres de l'Europe, ont dit force sottises, l'un dans ses apophthegmes moraux, l'autre dans son commentaire sur l'apocalypse et celui-ci sur la poésie et l'histoire. La géométrie pourrait donc bien ne pas rendre l'esprit aussi juste qu'on le lui attribue. Le préjugé favorable à la géométrie en avait fait un axiome ; ce n'est pas même un problème, après les trois grands géomètres que je viens de citer et qui ont tous trois si pitoyablement raisonné. Tenons-nous-en, mon cher Marquis, aux arts d'agrément. La perfection n'est point faite pour nous ; on a quelque indulgence pour les écarts d'un poète, on les met sur le compte de son imagination ; mais on ne pardonne rien au géomètre, il doit être exact et vrai. Pour moi, qui sens qu'on ne saurait l'être toujours, je m'attache plus fortement que jamais aux agrémens de la poésie et à toutes les parties des études qui peuvent orner et éclairer l'esprit ; ce seront les hochets de ma vieillesse, avec lesquels

je m'amuserai, jusqu'à ce que ma lampe s'éteigne.
1762. Ces études, mon cher Marquis, adoucissent l'esprit et font que l'âpreté de la vengeance, la dureté des punitions, et enfin tout ce que le gouvernement souverain a de sévère, se tempère par un mélange de philosophie et d'indulgence, nécessaire quand on gouverne des hommes qui ne sont pas parfaits et qu'on ne l'est pas soi-même.

Enfin, mon cher Marquis, soit âge, soit réflexion, soit raison, je regarde tous les événemens de la vie humaine avec beaucoup plus d'indifférence qu'autrefois. Quand il y a des choses qu'il faut faire pour le bien de l'Etat, j'y mets encore quelque vigueur; mais, entre nous soit dit, ce n'est plus ce feu impétueux de ma jeunesse, ni cet enthousiasme qui me possédait autrefois. Il est temps que la guerre finisse, car mes homélies baissent, et bientôt mes auditeurs se moqueront de moi. Adieu, mon cher Marquis, je souhaite de vous donner d'agréables nouvelles; vous aurez dans peu celle de la paix avec les Suédois; pour les autres, vous ne les aurez qu'à la fin de Juin. Aimez-moi toujours, et souvenez-vous d'un philosophe militaire, plus errant que Don Quichotte et tous les chevaliers de la Calprenède.

LETTRE CLIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 2 juin.

SIRE,

SI vos courriers se sont fait autant attendre que le Messie, ils ont produit de plus grands effets ; 1762.
 il fallut au Messie et à ses disciples quatre siècles pour amener au christianisme un Empereur romain, et il ne vous faudra que quatre mois pour ramener à la raison une Impératrice. C'est bien un autre miracle de rendre une femme raisonnable que de baptiser un prince qui cherchait à se faire un parti parmi les chrétiens qui pût le garantir de ses ennemis. Si je n'avais pas été prévenu depuis quelque temps, les deux dernières lettres que j'ai reçues de V. M. auraient bien pu produire sur moi le même effet que la joie de la paix a causé sur la tête d'un des principaux ministres de Berlin ; le pauvre homme en est devenu fou le jour du *Te Deum* ; il a fait mettre dans toutes nos gazettes qu'il prêcherait le lendemain en vers, et il a fait véritablement son sermon, où toute la ville est accourue. Ses confrères sont fort scandalisés, et ne parlent de rien moins que de suspendre le prédicateur poète. Si vous continuez de m'écrire d'aussi bonnes nouvelles, ne soyez donc pas étonné, Sire, si l'on vous écrit que j'ai fait un discours en *lingua franca*, qui est le provençal *algérianisé*, à l'académie des sciences. En vérité à la lecture de vos

— dernières lettres, j'ai été pendant plus d'une heure
 1762. comme un homme pétrifié et que la joie rend entièrement stupide. Il faut, comme le dit fort bien V. M., avoir senti l'état où nous étions il y a six mois, pour connaître tout le bon et le merveilleux de celui où nous sommes aujourd'hui.

J'ai eu la satisfaction d'être le premier qui ait célébré votre union avec l'Empereur de Russie, ce brave et digne prince, que le Ciel comble de toutes ses faveurs! Dès que j'eus reçu la lettre de V. M., je priai à dîner les bourguemaîtres et plusieurs des bons bourgeois de Berlin; j'empruntai de la maison de ville deux petits canons de quatre livres de balle, dont les bourgeois se servent dans leurs fêtes; je les fis conduire sur le chemin au pied de la colonnade de Sans-Souci, et depuis midi jusqu'à sept heures du soir que dura le dîné nous tirâmes 80 coups de canon, en buvant à votre santé et à celle de l'Empereur votre bon allié. Hier dimanche les bourgeois firent à Potsdam de grandes réjouissances; je les ai pourtant prévenus de trois jours.

Je voudrais être plus vieux d'un mois; cependant je trouve qu'il n'est pas gracieux de vieillir; mais je sens tout le plaisir que j'aurai dans les mois de juillet, d'août et de septembre. Quoique je souhaite la paix avec la plus grande impatience, je serais pourtant fâché de la voir conclure avant que vous n'ayez reçu de la Reine de Hongrie une bonne bouteille de baume, qu'elle est obligée de vous donner pour guérir toutes les cicatrices qui pourraient rester aux blessures qu'elle nous a faites.

Permettez que je vous dise une petite parabole: —
 Un honnête homme traversait une certaine forêt; 1762.
 trois brigands l'attaquèrent, lui firent plusieurs
 blessures, et non contents de lui voler son argent,
 ils voulaient encore le tuer. Il arrive pendant ce
 temps deux braves gens qui volent au secours de
 l'honnête homme et se saisissent des larrons. Un
 des défenseurs du voyageur lui dit: croyez-moi,
 tuons vos ennemis. Si nous les laissons aller, avant
 d'arriver à la fin de votre course vous avez encore
 une autre forêt à passer; ces gens-là iront de nou-
 veau vous y dresser des embûches. Le voyageur
 crut le conseil de ceux qui l'avaient garanti: les
 brigands furent exterminés, et il acheva sa route
 en sûreté. Ce n'est rien d'avoir culbuté par terre
 son ennemi, si l'on ne prend des précautions pour
 qu'il ne puisse plus nous attaquer en se relevant.

Je termine ici mon style oriental, et j'ai l'hon-
 neur d'être etc.

L E T T R E C L I V .

D U R O I .

8 juin.

— 1762. **V**ous plaisantez, mon cher Marquis, dans votre lettre sur mes courriers. Le malheur est que tout ne va pas aussi vite que je le voudrais. Voilà la paix des Russes, qui est à la vérité un événement très-avantageux, mais qui m'a dérangé d'un autre côté ma négociation à Constantinople. Il faut bien des choses pour mettre tant de têtes sous un bonnet, principalement pour concilier des intérêts aussi différens. On négocie, le temps se passe et nous ne sortons point d'embarras. Les Tartares marchent ni plus ni moins. C'est toujours cent mille hommes, et il faut espérer qu'en les mettant en jeu, les autres suivront.

Votre parabole est admirable. Il faut des moyens pour la pratiquer. La grande difficulté est d'abattre cette puissance; le reste sera aisé. On va vite en spéculation, mon cher Marquis, et lentement en besogne, parce qu'on rencontre cent empêchemens dans son chemin. Je m'abandonne à la destinée qui mène le monde à son gré: les politiques et les guerriers ne sont que des marionnetes de la providence; instrumens nécessaires d'une main invisible, nous agissons sans savoir ce que nous faisons; souvent le produit de nos soins est le rebours de ce que nous espérons. Je laisse donc aller les choses comme il plaît à Dieu, travaillant dans l'obscurité et profitant des

conjonctures favorables , lorsqu'elles se présentent. —
 Czernichef est en marche pour nous joindre. Notre 1762.
 campagne ne commencera que vers la fin de ce mois ,
 mais alors il y aura beau bruit dans cette pauvre
 Silésie. Enfin , mon cher Marquis , ma besogne est
 dure et difficile , et l'on ne saurait dire encore posi-
 tivement comment tout ceci tournera. Faites des
 vœux pour nous et n'oubliez pas un pauvre diable
 qui se démène étrangement dans son harnais , qui
 mène la vie d'un damné , et qui malgré tout cela
 vous aime et vous estime sincèrement. Adieu.

L E T T R E C L V.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin , juin.

S I R E ,

IL s'en faut bien que je plaïsante sur vos cour-
 riers , ils ont apporté de trop bonnes nouvelles.
 Je veux que les Turcs ne fassent aucun mouve-
 ment cette année ; la situation des affaires me paraît
 cependant admirable. Je ne suis pas M. Euler ;
 mais je fais pourtant assez calculer pour voir que
 soixante mille Russes et vingt mille Suédois font
 quatre-vingt mille ennemis de moins ; que vingt-
 cinq mille hommes que nous avons contre les
 Russes , cinq mille contre les Suédois font trente mille
 hommes , auxquels vingt mille Russes réunis , for-
 ment une armée de cinquante mille hommes qui

peuvent agir cette année contre les Autrichiens.
 1762. Quant aux Turcs, je n'y ai jamais compté, parce que j'avais vu et lu une lettre écrite le vingt d'avril de Constantinople par un ministre très-bon Prussien, à un autre ministre aussi Prussien que moi, c'est tout dire, qui l'assurait que tout était tranquille à Constantinople et que les Turcs ne marcheraient point cette année : mais pourvu qu'à leur place les cent mille Tartares qui sont en marche, achèvent de tenir leurs promesses, je ne vois pas la Reine fort à son aise. Je conviens que si les Turcs avaient marché, cela finissait l'affaire dans deux mois, mais si cent mille Tartares entrent en Hongrie, il faudra bien que les Autrichiens détachent pour le moins un corps de vingt mille hommes. Dès que j'apprendrai que ce détachement a lieu, je jugerai de la certitude de la promesse des Tartares, et j'en tirerai un augure certain pour la paix au mois de novembre ou de décembre.

S'il faut en croire les papiers anglais, et sur-tout le *Monitor*, la sagesse de Salomon ne règne pas dans les conseils d'Etat à Londres. Il paraît contre le favoritisme du Comte Bute des pièces bien fortes et bien énergiques. La harangue de M. Pitt au parlement est digne de Démosthène, et avec tout cela, voilà le Duc de Newcastle, qui après avoir servi quarante-cinq ans la maison de Hanovre et avoir mangé cinq cent mille livres sterling pour son service, est obligé de demander sa démission; il a généreusement refusé six mille livres sterling de pension qu'on lui a offertes. Que dirait à tout cela le bon Roi votre oncle, s'il revenait au monde, et à bien

d'autres choses que je n'ose confier au papier, mais que V. M. devine aisément ? Si l'événement arrivé en Russie ne montrait pas le peu de fondement de tous les projets humains, ce qui se passe en Angleterre en ferait une excellente preuve.

J'ai l'honneur etc.

1762.

L E T T R E C L V I

D U R O I.

19 juin.

SI j'entrais avec vous dans le détail, mon cher Marquis, sur ce qui s'est passé en orient, vous trouveriez peut-être que j'avais raison de croire qu'il arriverait de bonnes choses là-bas. Certainement tout n'est pas désespéré et il me reste des lueurs favorables. Le Tartare doit être en pleine marche, et pour lui je me flatte au moins qu'il me donnera une vingtaine de milliers d'auxiliaires. A Constantinople il y a une rébellion parmi les janissaires ; ils en veulent au grand Visir : au départ de ma lettre la huitième partie de la ville était déjà en cendres et l'incendie durait encore. Vous avez bien raison de dire que nos raisonnemens sur l'avenir et tout ce qui est conjecture politique, n'est que frivolité. Qui peut en mieux parler que moi, qui me vois agité depuis six ans de toutes les tempêtes politiques de l'Europe, toujours près de faire naufrage, conservé jusqu'ici comme par miracle, et néanmoins

— toujours dans de nouvelles sortes de dangers ? Tout
 1762. ce qui se passe en Russie n'a pu être prévu par le Comte de Kaunitz ; tout ce qui s'est passé en Angleterre et dont vous ignorez ce qu'il y a de plus odieux , n'a pas dû entrer dans mes combinaisons. De tout cela il résulte que l'on fait le métier de dupe , quand on gouverne des Etats dans des temps d'agitations et de troubles. C'est ce qui me dégoûte sur-tout de ce travail ingrat et infructueux , et qui me ramène plus que jamais à l'amour des lettres , que l'on peut cultiver en silence et dans le sein de la paix. Un homme de lettres opère sur quelque chose de certain : au lieu qu'un politique n'a presque aucune donnée.

Les Russes nous joindront le 30 ; leur arrivée terminera notre inaction. Je tenterai derechef les grandes aventures , au risque de ce qui pourra en résulter. Voici le septième acte de cette tragédie ; la pièce est trop longue ; l'Empereur de Russie y a fait la péripétie ; il faut que je travaille au dénouement pour la terminer le moins mal que possible. Une multitude d'arrangemens préalables m'occupent à présent ; il faut tout disposer et tout prévoir autant que cela se peut ; ajoutez à cela la vivacité des négociations qui se font à présent , et vous jugerez facilement des soins , des embarras et du travail qu'il m'en coûte , et du poids que mes pauvres épaules portent. Enfin , mon cher Marquis , nous touchons aux événemens qui vont décider de cette campagne et de toute cette guerre ; il faut se résigner à les attendre patiemment , puisque la moindre partie de ce qui doit arriver , dépend de

nous. Adieu , mon cher. Vivez en paix , écrivez-
moi souvent , et comptez sur mon amitié.

1762.

L E T T R E C L V I I .

DU M A R Q U I S D ' A R G E N S .

28 juin.

S I R E ,

OSERAI-je demander à V. M. ce que font nos
bons amis les Tartares ? Je voudrais bien qu'ils fussent
déjà en Hongrie.

Les Danois ont fait ce que nous aurions dû
faire ; ils ont emprunté à coups de canon un million
d'écus des Hambourgeois ; j'en suis fâché , parce que
ce sont les Danois qui ont cet argent ; mais d'ailleurs
le peuple est en général autrichien à Hambourg. Je
me réjouis de voir les villes impériales qui sont
dévouées sans raison à la cour de Vienne , punies
par cette même cour , qui tire parti de tout.

Je ne doute pas que la bataille que les Français
viennent de perdre en Allemagne , n'augmente le
crédit de M. Pitt dans le parlement ; il y avait
prédit de la façon la plus assurée , dans sa harangue ,
ce que le Prince de Brunswic vient d'accomplir.

Tout le monde dit ici que vous avez en Silésie
la plus belle armée de l'Europe. Puisse-t-elle répondre
aux espérances de son Roi qui la commande , et
montrer par sa valeur qu'elle est digne de son chef !

1762. Je remercie infiniment V. M. de la bonté qu'elle a eue de me permettre de rester six semaines à Sans-Souci. Je retourne à Berlin dans quatre jours, pour être à portée de recevoir plus promptement des nouvelles de la santé et des victoires de V. M. J'ai l'honneur, etc.

L E T T R E C L V I I I.

D U R O I.

Buntzelwitz, 4 juillet.

JE n'ai point, mon cher Marquis, de ce beau papier orné de contours élégans qui donne tant de grâce aux lettres de vos compatriotes; sans quoi j'en m'en ferais pour vous répondre. Vous voudrez donc bien que je vous mande sur ce papier-ci tout simplement ce qui se passe. Vous nous retrouvez dans ce camp où nous fûmes si longtemps l'année passée; nous allons actuellement entrer dans les montagnes, pour tourner le Maréchal Daun, et l'obliger de rentrer en Bohême. Je ne fais jusqu'à quel point nous réussirons; cependant il n'y a rien autre chose à faire. C'est une grande entreprise que celle de débusquer un habile général de toutes les positions avantageuses qu'il a prises d'avance. La Fortune y fera sans doute beaucoup; mais qui peut se fier à cette volage?

Vous me demandez des nouvelles du Tartare. On me mande qu'il va m'envoyer tout à présent

des

des troupes; la lettre est du 11 Juin. Cette diversion aura lieu plus tard que je ne l'avais espéré; mais elle fera toujours effet. Notre paix et notre alliance avec la Russie, admirables d'un côté, ont causé d'un autre quelque altération dans les bonnes dispositions où étaient les orientaux; reste à savoir si nos ennemis n'en profiteront pas. Toute la politique, mon cher Marquis, est appuyée sur un pivot mobile, et l'on ne peut compter sur rien avec certitude; c'est ce qui m'en dégoûte prodigieusement. Les calamités des années passées, la ruine de la plupart des provinces, jointe à toutes sortes de malheurs qui me sont arrivés, m'ont rendu plus philosophe ou plus indifférent sur toutes les choses humaines que Socrate ne pouvait l'être: je parviendrai bientôt à une quiétude parfaite. Il est temps, mon cher Marquis, que cette guerre finisse; je ne vaud plus rien, mon feu s'éteint, mes forces m'abandonnent, je ne fais plus que végéter; avec cela on peut encore servir d'ornement à la laure d'un cénobite, mais on n'est plus propre au monde.

Le Prince Ferdinand a remporté un avantage considérable sur les Français; j'en suis bien aise. J'aurais désiré que l'affaire eût été plus décisive; 4,000 hommes de 80,000, reste 76 000; c'est plus qu'il n'en faut pour le Prince Ferdinand, qui n'en a que 50,000 au plus à leur opposer; mais cela lui fait gagner du temps, et cet échec décourage un Soubise, un des plus médiocres généraux qu'ayent eu les Français. Mon pauvre Margrave Charles est mort; j'en suis sensiblement affligé, c'était bien le plus honnête homme du monde. Il faut que nous allions tous là-bas le rejoindre; un peu plutôt, un peu

1762. plus tard, c'est la même chose. Adieu, mon cher Marquis. Ecrivez-moi quelquefois, et foyez persuadé de mon amitié.

L E T T R E C L I X.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 14 juillet.

S I R E,

U NE fluxion sur un œil, qui a été assez forte, ne m'a pas permis d'écrire plutôt à V. M. Elle vient d'exécuter, sans perdre un seul homme, par les plus belles manœuvres qu'elle a faites, ce qui paraissait ne pouvoir avoir lieu qu'après une ou deux batailles. Vous voilà donc maître de toutes les montagnes de la Silésie et des passages dans la Bohême ? Je foudraierais y voir toute votre armée rendre aux Autrichiens le mal qu'ils nous ont fait, et forcer enfin ces hommes insensés à finir une guerre qui fait depuis sept ans le malheur de l'Europe, et que le seul orgueil autrichien et la folie française entretiennent et fomentent avec tant de fureur.

On dit ici comme une chose sûre que l'Empereur de Russie vient de prendre le commandement de son armée. Si mes désirs étaient accomplis par la providence, ce bon et digne prince ne ferait venu en Allemagne qu'à la paix générale. Tout le bonheur

et toute la tranquillité de l'Europe résident sur sa
 personne etc.: V. M. sent tout ce que contient
 cet etc. 1762.

J'ai vu ici le ministre russe qui vient d'arriver ;
 c'est, à ce qu'il me paraît, un homme très-sage,
 très-attaché à son maître, et entièrement dépouillé
 du ridicule mystérieux de la plus grande partie des
 politiques et de bien des ministres. Je suis convaincu
 que V. M. fera contente de celui-ci, s'il a jamais
 l'honneur de la voir.

Quand aurons-nous donc, Sire, le plaisir et le
 bonheur de vous voir ici ? Jamais le Messie ne fut
 attendu avec plus d'impatience, et jamais son arri-
 vée ne fut aussi nécessaire aux Juifs, que la vôtre
 ne peut l'être. Mais je sens, ainsi que tous les gens
 raisonnables, qu'il faut prendre patience, et songer
 qu'après avoir obligé vos ennemis à faire la paix,
 vous rétablirez bientôt ce que votre absence peut
 avoir dérangé. Le proverbe le plus vrai, Sire, c'est
 celui que, quand le chat n'y est pas, les rats dansent.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLX.

DU ROI.

Sans date.

1762.

Nos affaires, mon cher Marquis, commençaient à prendre un train assez honnête, quand tout à coup je me vois dérangé par un de ces événemens politiques que l'on ne peut prévoir ni empêcher; vous l'apprendrez de reste. La paix que j'ai faite avec la Russie subsistera; mais l'alliance s'en va à-vau-l'eau. Les troupes retournent toutes en Russie, et me voici réduit à moi-même. Cependant nous avons encore frotté deux détachemens d'Autrichiens; il faut voir si cela pourra nous mener à quelque chose de solide; j'en doute, et me voilà de nouveau dans une situation gênante, difficile et délicate. Je suis la toupie de la fortune, elle se moque de moi. Nous avons pris aujourd'hui mille hommes et quatorze canons; cela ne décide de rien, et tout ce qui ne décide pas, augmente mon embarras. Je crois bien que beaucoup de choses vont de travers à Berlin et autre part. Mais que voulez-vous que je vous dise? Le destin qui mène tout, est plus fort que moi, je suis obligé de lui obéir. J'ai le chagrin dans le cœur, mon embarras est des plus grands, mais que faire? Prendre patience. Si je vous écris aujourd'hui une sotte lettre, prenez-vous-en à la politique; j'en suis si las, que si une fois je pouvais trouver la fin de cette malheureuse guerre, je crois que je renoncerais au monde.

Adieu, mon cher. Je vous embrasse.

LETTRE CLXI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 27 juillet.

SIRE,

LORSQUE j'ai eu l'honneur de recevoir votre dernière lettre, je savais depuis quatre jours l'événement arrivé en Russie. Comment est-il possible qu'on n'ait pu ni le prévoir ni l'empêcher, dans le temps que tout semblait se réunir pour montrer qu'on devait s'y attendre? La façon dont pensaient les Russes qui passaient par Berlin, les discours du Ministre de Russie à la Haye, les lettres qui venaient de Pétersbourg, tout cela présageait ce triste événement. Il y a six semaines qu'un ministre étranger à la cour de Russie écrivit ici à un ministre bien intentionné pour vos intérêts tout ce qui est arrivé; il lui prédisait qu'on verrait bientôt, si l'on n'y prenait garde, ce qui n'a été que trop effectué. Ayant vu cette lettre, je conseillai à ce Ministre de parler au Comte de Fink, et il l'avertit de ce qu'on lui mandait. Malheureusement cet avis n'a servi de rien. Si V. M. se rappelle ma dernière lettre, elle verra actuellement que les craintes que je lui témoignai et que j'exprimai à mots couverts, n'étaient que trop bien fondées. Dieu veuille que celles que j'ai sur la continuation de la paix soient fausses! Vous me dites, Sire, que toutes les troupes Russes retourneront en Russie, je le souhaite; mais M. de Saldern, Envoyé du Holstein, homme dévoué

1762. à V. M., me dit encore hier qu'il n'en croyait rien ; les paquets qui arrivent de la Prusse sont cachetés avec les armes russiennes, et le manifeste que la cour de Pétersbourg a fait publier pour reprendre possession de ce pays, a jeté ici tout le monde dans la consternation. Comment, Sire, pouvez-vous vous résoudre à laisser Stettin dans un état à ne pas résister à un coup de main ? Trois bataillons de moins dans votre armée et deux bataillons dans celle du Prince Henri font-ils donc le sort de ces armées ? Mais ils le font de la principale et même de la seule ville qui assure Berlin et tout le Brandebourg. Excusez-moi, Sire, si je prends la liberté de vous dire ce que je pense à ce sujet. C'est un véritable zèle qui me fait parler. Plût à Dieu que je pusse voir V. M. tranquille, heureuse ; et mourir une heure après ! Je sacrifierais peu de chose ; car la vie me devient à charge, et je suis las d'être dans un monde gouverné par une aveugle fortune, et habité par des hommes plus méchans que les animaux les plus féroces. Le Prince Ferdinand a remporté un avantage sur les Français, dont V. M. aura déjà reçu la nouvelle. Mon affliction est si grande, qu'à peine ai-je été sensible à cet événement ; il n'y a plus que la conservation de V. M. qui puisse m'affecter, et l'espoir de vous voir surmonter à la fin les caprices d'une fortune bizarre.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXII.

D U R O I.

Sans date.

Vos appréhensions , mon cher Marquis , sont mal fondées ; nous n'avons rien à craindre de la Russie ; toutes les troupes s'en vont en Moscovie. Quant à cette révolution , je l'ai appréhendée ; j'ai même averti l'Empereur de prendre ses mesures ; mais la sécurité a été trop grande ; il se fâchait quand on lui parlait de précautions , et j'ai encore la lettre qu'il m'a écrite en réponse aux avis que je lui avais donnés. Son malheur vient de ce qu'il a voulu prendre certains biens au clergé ; les prêtres ont tramé la révolution , qui s'est exécutée tout de suite. Ce prince , possédant toutes les qualités du cœur qu'on peut désirer , n'avait pas autant de prudence , et il en faut beaucoup pour gouverner cette nation. On m'annonce aujourd'hui qu'il est mort de la colique.

Vous avez , mon cher Marquis , tout lieu d'être tranquille pour Berlin , non pour nous , car nous avons une besogne également difficile et hasardeuse à entreprendre ; mais ni plus ni moins il faut en passer par là. Demandez pour nous l'assistance de la fortune ; tout se fait avec son secours et rien sans elle. Je suis bien de votre avis sur ce que vous dites de la vanité des choses humaines et de la méchanceté des hommes ; je ne vous ai dit autre chose ; c'est ce qui me dégoûte du monde et qui me fait désirer la fin de cette funeste guerre , pour pouvoir

— achever quelque part ma vie en paix. Vous voyez
 1762. l'instabilité des projets des hommes : la révolution
 de Russie vous a frappé plus vivement que d'autres
 événemens dont j'ai été témoin ; mais comptez que
 durant ces sept campagnes que je fais, je n'ai vu
 autre chose que des espérances renversées, des
 malheurs inopinés, enfin tout ce que la bizarrerie
 des jeux et des caprices du hasard a pu produire.
 Après cette expérience, mon cher Marquis, il est
 permis, quand on a cinquante ans, de ne vouloir
 plus servir de jouet à la fortune, de renoncer à
 l'ambition, à toutes les folies qui ne font que trop
 d'illusion à une jeunesse sans expérience, et aux
 préjugés que le grand monde nourrit et perpétue.

Adieu, mon cher Marquis. Je vous embrasse.

LETTRE CLXIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 9 août.

SIRE,

Vous avez ramené la tranquillité dans mon ame,
 et mon chagrin a fait place à l'espérance de vous
 voir encore heureux et tranquille, avant que je
 quitte le séjour de cette planète, pour aller trouver
 Epicure dans quelqu'un de ses mondes qu'il a le
 premier établis en philosophie et que Descartes lui
 a volés : ce n'est pas là un grand crime, et je passerais
 volontiers aux célèbres géomètres de se piller les
 uns les autres, pourvu qu'ils conservassent le sens

commun, lorsqu'ils ne calculent pas. Il n'y a rien, Sire, de plus charmant que l'épître que vous avez
eu la bonté de me faire envoyer par M. de Catt. 1762.
Que vous plaïsantez à propos et que vous peignez
bien ces calculateurs exacts, ennemis éternels du
goût et destructeurs de l'imagination !

Dans les cerveaux brûlés jadis la fable éclosa
Créa tous les Dieux vains de la métamorphose,
Improvement donna le nom de Jupiter
Aux régions des cieux occupés par l'éther,
Par Vénus désigna la féconde nature,
Bacchus était le vin, Cérès l'agriculture.
Nouvel iconoclaste armez-vous de rigueur,
Extirpez et ces Dieux et leur aimable erreur,
Et rejetant le sens qu'offre l'allégorie,
Vous la remplacerez par la géométrie.
Au lieu de nous conter comment le Dieu des eaux
Protégea contre Pan Syrinx dans ses roseaux,
Philosophe solide il faudra vous rabattre
A prouver en rimant que deux fois deux font quatre.
O l'excellent secret de plaire et de charmer !

Si V. M. veut troquer ces quinze vers contre un
gros volume *in-douze* auquel je travaille assidument
depuis un an, et que je compte d'avoir l'honneur de
lui envoyer dans peu de temps, je serai fort con-
tent de vous donner le travail de douze mois pour
celui d'une heure de temps, et je croirai avoir gagné
encore cent pour cent à ce troc. Il y a un vers dans
votre épître qu'il faut absolument changer.

Ne lui dépeignez point le *martyr* qui vous presse ;

— il faut absolument
1762.

Ne lui dépeignez point le *martyre* qui vous presse ;

alors le vers n'y est plus. Voilà la seule chose que j'ai trouvée à redire dans votre charmante épître.

J'ai vu la promesse de M. de Catt ; elle m'a paru très-aimable, elle est fort jolie et tout le monde dit beaucoup de bien de son caractère. Ce n'est pas pour un homme de lettres une petite affaire que d'avoir une bonne femme. Je serais mort dix fois ou devenu fou depuis trois ans, si je n'avais pas été assez heureux pour avoir la mienne. On doit dire des femmes ce qu'Esopé disait de la langue : il n'y a rien de meilleur, et rien de plus mauvais.

Je prends la liberté d'envoyer à V. M. la feuille d'une gazette d'Utrecht dans laquelle il y a un article concernant les anciens sujets de Mithridate. Je serais bien fâché qu'il fût véritable, et je ne m'étonnerais plus, s'il l'était, de voir que ce dont V. M. m'avait fait la grâce de me parler, n'a point encore eu lieu.

On assure que V. M. fait assiéger Schweidnitz. Lorsque vous l'aurez pris, envoyez-nous donc des postillons, pour réjouir un peu les bons Berlinoïis, et ne faites pas comme la dernière fois que vous le reprîtes, où vous ne daignâtes pas nous envoyer une simple estaffette. Nous avons tant eu de chagrins, il est bien juste que nous ayons un peu de plaisir. J'ai l'honneur, etc.

L E T T R E C L X I V .

D U R O I .

Péterswalde , 13 août.

L'ART conjectural est borné, mon cher Marquis, et le sera tant que le monde durera. Prendre son 1762.
 parti galamment et laisser aller les choses comme elles vont, c'est sans doute l'unique parti sage qui nous reste à prendre. Vous conviendrez à présent que je vous ai dit vrai, en réfutant les appréhensions que des bruits populaires avaient accréditées. Nous avons été si long temps à l'école de l'adversité, que le public est crédule sur les malheurs que la crainte faisait prévoir. Ni tout le mal qu'on appréhende, ni tout le bien qu'on espère, n'arrive pas cependant. Je vous annoncerai, pour vous restaurer, que mon entreprise sur Schweidnitz va jusqu'ici à merveille; il nous faut encore onze jours heureux, et cette épreuve sera remplie. Je vous donnerais encore nombre de bonnes nouvelles; j'attends que votre crédulité se tourne du côté des événemens heureux pour vous les annoncer. J'attends donc ce que vous m'écrirez, pour vous servir en conséquence de vos désirs. Adieu, mon cher Marquis, je suis fatigué et mon âge me rend l'exercice plus rude que par le passé. Ecrivez-moi donc, et ne doutez point de mon amitié.

LETTRE CLXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 19 août.

SIRE,

1762. **J**E me hâte d'avoir l'honneur de faire mon compliment à V. M. sur l'avantage considérable et très-utile qu'elle vient de remporter sur les généraux Lascey, Beck, et Odonel. J'espère que cela hâtera bientôt l'arrivée des postillons dont vous voulez bien avoir la complaisance de régaler les bons Berlinoïis. Si la prise de Schweidnitz nous procure la paix à la fin de la campagne, ou pendant le cours de l'hiver, elle vaudra la prise d'un royaume entier. Après sept ans d'une guerre affreuse ne serait-il pas temps que la paix réparât tant de maux, et que le barbare acharnement de vos ennemis cessât, et ne tentât pas davantage d'inutiles efforts, qui ne servent qu'à entretenir une horrible confusion et un cruel désordre dans toute l'Europe.

On parle beaucoup de la paix entre la France et l'Angleterre. Si cette paix peut occasionner celle de toutes les puissances belligérantes, je la souhaite; mais si elle ne produit pas cet effet, je ne vois pas qu'elle puisse nous être de grande utilité, sur-tout si elle a lieu, comme l'insinuent les papiers publics. V. M. doit savoir mieux que personne ce qui se passe à ce sujet; ainsi, comme je la vois contente, je suis tranquille sur tous les bruits qui courent.

Toutes les fois que vous me parlez, Sire, de
votre prétendue vieillesse, je cours ouvrir mon ^{1762.}
almanac, et j'y vois que j'ai neuf ans plus que vous,
étant entré depuis un mois dans mes soixante ans :
je ferme tout doucement mon livre sans dire mot,
et je reste fort confus qu'un homme qui a deux
lustres moins que moi se plaigne de sa vieillesse. Si
jamais vous étiez tranquille à Sans-Souci, vous
rajeuniriez de dix ans et moi de quinze : alors dans
la joie et dans la tranquillité vous vivrez autant
qu'Abraham, et moi que Jacob, Sans-Souci sera
pour nous le climat de l'Arabie.

Nous attendons ici avec impatience quelques
détails du dernier avantage que vous venez de rem-
porter, dont nous n'avons reçu qu'une nouvelle en
gros, mais qui a répandu une joie générale dans
tout Berlin. Puisse-t-on nous avoir bientôt le plaisir
de vous y voir arriver heureux, content, et jouissant
d'une parfaite santé ! J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXVI.

DU ROI.

Après l'affaire de Reichenbach.

Péterswalde, 19 Août.

1762.

HE bien ! voilà ces postillons ,
Vous les voulez , je les envoie.
Puissent-ils de nos camps et de nos pavillons
Reconduire chez vous le plaisir et la joie ,
La vive et faillante gaité ,
Compagne de votre bel âge !
Puisse le récit non flatté
D'un assez léger avantage
Rétablir la sérénité ,
Le calme et la tranquillité
Dans votre ame abattue après un long orage !
Ces rapides courriers n'annoncent pas la fin
D'un pénible et vigoureux siège ;
Mais vous apprendrez d'eux par quel coup le destin
Dans certain combat clandestin
Nous a su garantir du piège
Que l'implacable Autrichien
Nous tendait en mauvais chrétien.
Vraiment ce n'était pas la peine
Qu'avec tant d'appareil le peuple en fût instruit ;
Jamais ni Condé ni Turenne
Pour si petits exploits ne firent si grand bruit ,

1762.

Le politique , à l'ame hautaine
Vous soutiendra qu'on est réduit
A nourrir d'espérance vaine
Le public aveuglé fait pour être séduit.
A * * * ainsi * * * le mène
Du Canada jusqu'en Ukraine ;
Qui fait le tromper , le conduit.
Pour moi qui n'ai jamais reçu cet évangile ,
Je ne prétends point par l'erreur
Abuser lâchement en scélérat habile
La confiance et la candeur
D'un peuple frivole et facile.
Ah ! fesse d'un ciron qui veut un éléphant ;
J'aime la vérité , le vrai seul est charmant.
Je ne veux point de bruit , de pompe solennelle ,
Pour immortaliser le succès d'un moment ,
Ce fujet , Marquis , me rappelle
Ce trait d'un Suisse goguenard :
Il mangeait gras , c'était carême ;
Un orage survint avec un bruit extrême.
Certain dévot , maître cafard ,
Au front fournois , à l'œil hagard ,
Lui dit , vous excitez la céleste colère.
L'autre s'écrie en vieux foudard ,
Grand Dieu , que de fracas ! épargne ton tonnerre ,
Ce n'est qu'une omelette au lard.

Mes vers vous expliquent mes pensées sur les
postillons que vous avez vus arriver à Berlin. Il est
bon de se réjouir d'un grand malheur que nous
avons évité ; cependant , mon cher Marquis , il y
a loin de ce point à une fortune entière ; et pour

1762.

vous parler tout à fait naturellement, je crois que nous aurons encore une crise avant la réduction de Schweidnitz. Il arrivera de tout ceci ce qu'il plaira au hasard, à la destinée, ou à la Providence ; car certainement tous les trois, ou l'un d'eux a plus de part aux événemens du monde que la prévoyance des hommes. Je vous laisse faire vos petites réflexions philosophiques sur cette matière obscure et impénétrable ; si vous y faites quelque heureuse découverte, vous me ferez plaisir de me la communiquer. En attendant je vous prie, mon cher Marquis, de ne me point oublier.

LETTRE CLXVII.
DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 2 septembre.

SIRE,

J'ESPERE que dans le temps que V. M. recevra la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire, Schweidnitz, sera pris. Vous avez eu, Sire, la bonté de nous promettre des postillons. J'envoie à V. M. à mon tour un petit paquet dont j'espère qu'elle sera contente ; il contient deux exemplaires d'une nouvelle édition des Poésies diverses, d'un format très commode pour porter à la poche. On ne peut d'ailleurs rien voir de plus élégant que cette édition, et l'on ne saurait en faire une plus belle à Londres, ni à Paris. La moitié de cette édition part aujourd'hui pour Danzig ; les officiers russes en ont demandé neuf cents exemplaires. Vous avez l'art de

gagner

gagner les cœurs des gens qui ont été vos plus
grands ennemis.

1762.

M. de Beaufobre a pris soin de l'impression nouvelle des poésies diverses, et il s'en est acquitté avec tout le zèle possible. C'est un fort bon enfant; il trouverait à la paix à s'établir, si vous jugiez à propos de le placer dans quelque poste, quand vous serez tranquille et débarrassé de tout soin. Votre gloire est immortelle; mais vous êtes trop bon philosophe pour penser que votre corps puisse jamais le devenir. Si ce jeune homme avait un jour le malheur de vous perdre, que deviendrait-il? S'il trouve une femme qui lui donne un certain bien, son sort devient assuré; mais pour trouver cette femme, il faut un poste, et pour avoir ce poste, il faut attendre la paix. Dieu nous la donne! Nous en avons tous besoin. D'ailleurs je pense bien, ainsi que V. M., qu'il la faut bonne, honorable et durable: j'aime mieux souffrir encore dix ans, s'il le faut, et tous les bons citoyens doivent penser et pensent de même.

Voilà la Havane prise par les Anglais, nombre de millions, plusieurs vaisseaux de guerre. Les Espagnols n'étaient-ils pas possédés du Diable d'aller se déclarer uniquement pour se faire écraser, et pour rendre la paix plus difficile?

V. M. peut juger de l'inquiétude où nous sommes, et de l'impatience que nous avons d'apprendre le sort de Schweidnitz. C'est aujourd'hui le second de Septembre. Je ne puis croire que les assiégés restent encore long-temps à capituler, s'ils ne l'ont pas déjà fait. J'ai l'honneur, etc.

Z

LETTRE CLXVIII.

DU ROI.

Peterswalde, 6 septembre.

— Vous êtes sans contredit le plus galant des Marquis, de m'envoyer de si beaux livres, si bien dorés et reliés; il n'y manque, mon cher, que l'étoffe, qui est mince et qui ne vaut pas la couverture; mais enfin je vous remercie de la bonté que vous avez de penser à moi. Je félicite le libraire de trouver à débiter son édition en Russie; ce ne sera probablement qu'en ce pays-là que je pourrai passer pour bon poëte français. Vous avez peut-être cru m'envoyer ma récompense pour mon siège de Schweidnitz; vous vous êtes trompé, mon cher; je suis aussi mal-adroit à prendre des places qu'à faire des vers. Un certain Griboval, qui ne se mouche pas du pied, et dix mille Autrichiens nous ont arrêtés jusqu'à présent. Cependant je dois vous dire que le commandant et sa garnison sont à l'agonie; on leur donnera incessamment le viatique. Nous sommes à la palissade, et une mine qui jouera dans quatre jours, ouvrira la contrescarpe et fera brèche à l'enveloppe; ce qui mettra fin à cette difficile opération. Ces gens savent qu'on les veut prisonniers de guerre; c'est pourquoi ils attendent jusqu'au dernier moment: je vous avoue qu'ils n'ont pas tort.

J'ai vu à ma grande édification que M. de Beaufobre pense à perpétuer son illustre maison, selon le

commandement de Dieu à nos premiers pères: *Soyez féconds et multipliez.* J'attends patiemment la paix et la confiance qu'il me veut faire de sa passion et de ses projets, résigné à tout ce que le hasard ordonnera de lui et de nous tant que nous sommes. Cette paix, mon cher Marquis, me paraît devoir arriver assurément. Comment! C'est une énigme plus obscure que celle que le sphinx proposa aux Thébains. La politique présente de l'Europe est un labyrinthe où l'on s'égare; j'y fais quelques pas, puis je me décourage et je me recommande au saint hasard, patron des fous et des étourdis. S'il est sûr que les Anglais aient pris la Havane, ils feront leur paix séparée avec l'Espagne et la France. Voilà où cela aboutira, et pour nous, nous guerroyerons avec cette reine obstinée, jusqu'à ce que sa bourse se trouve à sec, et alors elle sera la princesse la plus pacifique de l'Europe. Voilà, mon cher Marquis, comme ces grands Princes sont faits, dévorés d'ambition en faisant les hypocrites et les pacifiques. Cependant la reine s'est découverte durant le cours de cette guerre, et je ne crois pas qu'on l'en croie sur sa parole, si elle s'avise de vouloir jeter de la poudre aux yeux du public.

Je trouve le petit Beaufobre plus sensé; il veut repeupler le monde que cette guerre a presque détruit, et je trouve très-sage à tout homme de lettres de penser à la multiplication: car il vaut mieux faire un enfant qu'un mauvais livre. Pour moi, je ne ferai ni l'un ni l'autre. Je prépare les postillons que je me flatte de vous dépêcher bientôt, pour vous annoncer l'heureux événement qui me paraît presque

3762. sûr dès aujourd'hui. Ensuite de nouveaux embarras se présenteront; mais n'y pensons pas à présent, et levons les difficultés à mesure qu'elles se montrent, sans trop nous inquiéter de l'avenir. Cela est philosophique, mon cher Marquis. Vous voyez les progrès que je fais; mais assurément tout autre que moi, qui se serait trouvé par ces sept campagnes le jouet du hasard et l'opprobre des puissances prépondérantes, serait devenu un Marc-Aurèle. C'est le philosophe par force; mais enfin il est toujours bon de l'être, de quelque manière qu'on le devienne. Adieu, mon cher, mon divin Marquis. Soyez tranquille, et attendez paisiblement ce qu'ordonnera de nous ce je ne fais quoi qui se moque des projets des hommes et arrange tout d'une façon inattendue. Mes complimens à la bonne Babet.

LETTRE CLXIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 21 septembre.

SIRE,

J'AURAIS eu l'honneur de répondre depuis plusieurs jours à la dernière lettre que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire; mais j'ai été malade pendant deux semaines; il y en avait plus de six que je me sentais déjà incommodé. Heureusement un vomissement des plus violens que la nature m'a procuré sans le secours d'aucun remède, m'a tiré d'affaire.

Mon mal venait d'une bile recuite, qui séjournait dans le corps et me causait des crampes très - douloureuses. Je puis appeler justement ma maladie, la maladie de la révolution de Russie. Il est surprenant qu'ayant supporté avec assez de fermeté tous les événemens fâcheux qui nous sont arrivés pendant cette guerre, toute ma philosophie se soit évanouie à la première nouvelle de cette révolution. Enfin les choses ont tourné heureusement, il n'y faut plus penser. Mon inquiétude aujourd'hui roule sur Schweidnitz, et je ne saurais me persuader qu'il ne soit pas pris, lorsque V. M. recevra ma lettre. Elle a bien raison de dire que M. de Griboval ne se mouche pas du pied. Comment cet homme se défend-il pendant deux mois dans une place qui nous a été enlevée dans deux heures ? Mon médecin m'ordonne depuis le matin jusqu'au soir de ne pas me mettre en colère ; mais quel est l'ange du ciel qui puisse songer à la manière dont vous avez été servi quelquefois dans cette guerre, sans jurer plus que Belzébuth et toute sa suite infernale. Je vois nombre de souverains, buvant, mangeant, dormant et ne faisant rien de mieux, servis avec le plus grand zèle ; et vous, bataillant, souffrant le chaud et le froid, partageant toutes les fatigues de vos soldats et ne faisant guères meilleure chère qu'eux pendant toute la campagne ; votre plus grande occupation est de réparer les fautes de ceux que vous comblez de biens. Je n'en dis pas davantage à ce sujet, car je ne veux pas reprendre la fièvre, et je ne puis y penser de sang-froid.

V. M. me fait trop de grâce et trop d'honneur

1762.

de se souvenir de ma femme; je lui ai l'obligation dans bien des occasions de m'avoir rappelé à la raison; et elle a plus fait que toute ma philosophie, qui m'aurait souvent servi de peu, si les conseils de l'amitié ne lui avaient pas prêté une nouvelle force.

Je serai bien obligé à V. M. si elle voulait bien permettre que j'allasse boire douze bouteilles d'eau de Spa à Sans-Souci. On m'a ordonné de faire un peu d'exercice, pour redonner, s'il est possible, par le moyen de ces eaux, un peu de force à mon estomac et à mes intestins. Je pense que le meilleur confortatif pour moi, après celui d'apprendre que V. M. jouit d'une bonne santé, sera la nouvelle de la prise de Schweidnitz; je l'attends avec la plus grande impatience, et je me flatte qu'il faut enfin que ce maudit commandant capitule, eût-il dans sa place saint Jean Nepomucène, et tous les saints Autrichiens. Troie fut bien prise malgré Neptune et Apollon; ces Dieux d'Homère ne valaient-ils pas mieux que tous ceux que font les papes?

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXX.

D U R O I.

Boegendorf, 26 septembre.

JE vous dois sans doute bien des excuses, mon cher Marquis, de vous avoir annoncé avec trop de présomption la fin de notre siège au 12 de ce mois. Nous y sommes encore, les mines nous ont beaucoup arrêtés. A présent nous sommes maîtres

du chemin couvert, et comme voilà le plus grand obstacle levé, je me flatte que le reste ira plus vite. Il nous faut employer six semaines à reprendre une place que nous avons perdue en deux heures. Cela ne fait pas l'éloge de notre habileté ou de notre courage. Je suis venu ici moi-même pour presser autant qu'il est possible nos travaux et hâter l'ouvrage. Je ne veux plus être prophète, ni vous annoncer le jour de la réduction ; mais je crois que cela pourra durer encore quelques jours. Le génie de Griboval défend la place plus que la valeur des Autrichiens. Ce sont des chicanes toujours renaissantes qu'il nous fait de toutes les façons. Enfin, mon cher, je suis obligé de faire ici le métier d'ingénieur et de mineur ; il faut bien que nous réussissions à la fin. Nous faisons à présent une mine pour faire sauter l'enveloppe ; j'en attends l'effet ; après quoi nous donnerons l'assaut au fort que nous attaquons, et ce sera probablement ce qui réduira le commandant à capituler. Ce point-ci aplani, il en reste encore bien d'autres pour parvenir à la paix. N'y pensons pas ; levons les difficultés les unes après les autres. Songeons à ce qu'il faut faire aujourd'hui, et demain nous penserons à ce que les conjonctures différentes exigeront de mesures de notre part. Voilà, mon cher Marquis, où nous sommes logés pour le moment présent. Supportez avec patience notre mal-adresse et notre ignorance. Votre poule en prospérera davantage et en deviendra plus grasse, et ce qui se fait attendre fait plus de plaisir que ce qui est obtenu facilement. Voilà tout ce que je puis vous dire de nouveau, car rien n'est plus vieux ni plus durable que l'amitié que j'ai pour vous. Adieu.

1762.

L E T T R E C L X X I.

D U R O I.

Bœgendorf, 27 septembre.

1762.

JE voudrais pouvoir vous dire, mon cher Marquis, que Schweidnitz est pris, mais il ne l'est pas encore. La chicane des mines nous a arrêtés quatre semaines. Nous sommes à présent aux palissades. Hier l'ennemi fit sauter une mine qui nous a détruit un logement; toute cette journée a été employée à le rétablir. Enfin, il faut avoir patience, car ce Griboval se défend comme il doit. Comptez, mon cher, que la garnison au commencement du siège a été de 11,000 hommes. Zastrow n'en avait que 3000. Cela ne le disculpe pas tout à fait; cependant il est certain que trois sont presque le quart de onze, et que ces gens-ci sont bien mieux en état de se défendre que lui. Vous avez pris la colique de la révolution arrivée en Russie; c'est que tout ce qui me touche, vous affecte vivement. Cependant, s'il se peut, témoignez-moi votre amitié en vous portant bien. Prenez les eaux à Sans-Souci et comme vous le jugerez convenable; je souhaite de tout mon cœur qu'elles rétablissent votre santé. Pour moi je suis si fait aux revers et aux contretemps, et je deviens si indifférent sur tous les événemens de ce monde, que les choses qui m'auraient fait autrefois les plus profondes impressions, glissent à présent légèrement sur mon esprit. Je puis

vous l'assurer , mon cher Marquis , j'ai réellement fait quelques progrès dans la pratique de la philosophie. 1762.
Je deviens vieux , je touche aux bornes de mes jours , et mon ame se détache insensiblement de la figure du monde qui passe et que j'abandonnerai bientôt. La situation de l'hiver passé , la révolution de Russie , la perfidie des Anglais , que de sujets de devenir raisonnable , si l'on y réfléchit ! et qui voudrait toute sa vie s'encanailler dans ce pire des mondes possibles ? Je ne vous cite que quelques causes de dégoût ; mais j'en ai tant eu durant cette guerre , que la sensibilité de mon ame est épuisée , et qu'il s'est formé un calus d'indifférence et d'insensibilité qui ne me rend presque bon à rien.

Nous n'avons ici ni Neptune , ni Apollon contre nous , mais un Griboval , 8000 hommes encore , et des mineurs qui exercent bien notre patience ; il n'y a point de belle Hélène dans Schweidnitz , mais il nous manque un Achille , dont je ferais plus de cas que de St. Népomucène , St. Denys ou St. Nicolas , si je l'avais. Nous poussons néanmoins tous les ouvrages autant que la prudence le permet. Et autant que j'en puis juger , je ne crois pas que depuis le commencement du siège il y ait eu six jours de perdus , et dans quel siège n'y en a-t-il pas ? Nous ne perdons du moins pas notre temps à haranguer comme vos bavards de Grecs , ni à nous mettre en oraison comme les croisés devant Jérusalem et devant Damiette ; mais Schweidnitz se prendra , je n'en suis pas embarrassé ; cela fait , il reste encore une dure besogne , où je vois un brouillard

1762.

impénétrable, qui empêche ma vue de découvrir les objets et les contingens futurs. Ste. Hedwige ne m'éclaire point; quoique ma céleste parente, j'en tire peu de secours. Aussi j'abandonne l'avenir à la destinée, et je végète attendant l'événement. Je vous écris naturellement comme je pense. Cela vous ennuiera un peu; cependant croyez qu'il y a du soulagement à décharger son cœur; ayez quelque égard à la situation où je suis. Adieu, mon cher Marquis, je n'en dirai pas davantage pour cette fois, et je finis en vous assurant de toute mon amitié.

L E T T R E C L X X I I

D U M A R Q U I S D' A R G E N S.

Berlin, 5 Octobre.

S I R E,

JE commence par remercier V. M. de la grâce qu'elle m'a faite de me permettre d'aller à Sans-Souci. Le mauvais temps qui a commencé depuis plusieurs jours et ma santé toujours languissante me tiennent à Berlin malgré moi.

J'ai repris courage, puisque V. M. m'assure qu'elle prendra Schweidnitz et qu'elle n'en est pas embarrassée. Vous demandez un Achille pour prendre cette ville. Et ne l'êtes-vous pas? Ce n'est pas cela qui vous manque; c'est un ingénieur aussi bon que ce Griboval dont V. M. fait l'éloge avec tant d'impartialité. Le génie, cette partie essentielle de la guerre si cultivée en France, a malheureusement été négligée en Prusse. Le feu Roi n'en faisait aucun

cas, vous étiez trop éclairé pour ne pas en connaître la nécessité; mais il est des abus auxquels il faut bien du temps pour remédier. Le siège de Schweidnitz est un exemple qu'un habile ingénieur est quelquefois plus essentiel et plus nécessaire que dix officiers généraux. C'est Vauban seul qui par les places qu'il avait si bien fortifiées, a sauvé la France dans la guerre de la succession. Les alliés gagnaient une bataille et perdaient le reste de la campagne à prendre une ville qui leur donnait deux lieues de terrain.

Je m'attends à tout de la part du ministère Anglais. Dès que Pitt eut quitté, je prévis tout ce qui arrive, et j'eus l'honneur de l'écrire à V. M. et de lui communiquer mes craintes. Cependant il me reste encore quelque espérance, qu'une paix aussi honteuse pour les Anglais, qui manquent tout à la fois à leurs alliés et à eux-mêmes, n'aura pas lieu. Le gros de la nation est dans la plus grande indignation de voir les conquêtes qui ont coûté tant de sang, rendues sans raison, et la bonne foi de l'Angleterre perdue auprès de tous les princes qui pourraient être tentés de s'allier avec elle. Après l'exemple de la paix d'Utrecht et de celle-ci, si elle a lieu, qui pourra jamais se fier aux Anglais? Enfin, quoi qu'il en arrive, prenons Schweidnitz et nous verrons ensuite comment les choses iront. Toute l'Europe a les yeux sur ce siège, et sa fin peut arranger les choses d'une manière bien différente, selon qu'elle sera heureuse ou malheureuse; je ne doute point qu'elle ne tourne à nos souhaits, et qu'avant la mauvaise saison cette difficile expédition ne soit enfin terminée.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXXIII.
DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin , 14 Octobre.

SIRE,

^{1762.} **L**ES voilà donc arrivés ces postillons reçus avec tant de plaisir. Au premier coup de leurs cornets, ma poularde et mon dindon ont été occis, et nous les mangeons ce soir, en buvant de grandes rasades de vin à la santé de V. M. J'avais aussi certain jambon dans un garde-manger, destiné à la même fête, qui sera un grand ornement sur la table, entourée de nos principaux académiciens, qui sont de très-bons citoyens, qui aiment plus votre gloire et votre mémoire immortelle que celle de tous les philosophes passés, présents et futurs.

Vous nous avez tous réjouis, et moi en vous envoyant un nouvel ouvrage que j'ai fait, je crains bien de vous ennuyer; je me suis cependant efforcé de le faire le moins mauvais que j'ai pu; je l'ai travaillé assidument pendant un an de suite. V. M. y reconnaîtra aisément les différentes situations de mon ame. J'ai fait les dissertations sur les trois premiers chapitres pendant nos perplexités; celles sur le quatrième et les premières du cinquième, lors du règne de Pierre III; et la fin de mon livre, après la révolution. Mon but a été de détruire à jamais la superstition; à laquelle on a donné le nom de religion. Dissertations sur les hermaphrodites, et sur les tribades; les rabbins

prétendent qu'Adam était hermaphrodite, et que Dieu lui créa deux femmes; histoire de ces deux femmes. Dissertation sur la musique française et italienne; sur les poèmes épiques; sur Cicéron; Voltaire amplement critiqué sur tous ces sujets; réflexions sur ce prétendu siècle philosophique. Toutes ces dernières dissertations ont été faites pendant notre alliance avec Pierre III. Voici celles qui ont été composées après sa mort: les plus grands maux qui ont accablé l'univers depuis deux mille ans ont été causés par les prêtres; ils ont assassiné les rois et les empereurs; les pères de l'Eglise ont été les premiers promoteurs du dogme, qu'il est permis aux sujets de se révolter et de tuer leurs princes; ils ont corrompu l'histoire. Constantin et Clovis, les deux premiers princes chrétiens, ont été plus méchans que les Néron et les Caligula: l'Empereur Julien, le modèle des bons princes, a été faussement dénigré par tous les pères de l'Eglise. Après avoir lu cet extrait de mon ouvrage, V. M. me demandera sans doute comment j'ai été assez hardi pour écrire la vérité avec tant de liberté; quand elle aura achevé la lecture de mon ouvrage, elle conviendra que je me suis conduit de manière que le dévot le plus outré ne saurait m'attaquer. J'ose dire que la manière dont j'ai attaqué la superstition, est nouvelle et judicieuse. L'idée que j'ai eue est peut-être la seule chose passable qu'il y ait dans mon ouvrage. Plut au Ciel qu'il y eût le quart de l'esprit qu'il y a dans vos jolis vers sur Schweidnitz!

A présent que Schweidnitz est pris, je prendrai la liberté de vous rappeler un petit traité que

1762. V. M. avait bien voulu faire avec moi, mais qui n'a pu être exécuté par l'opposition qu'y mirent les Autrichiens, que je donne tous de bon cœur au diable. Il y a deux certains payfages de M. Harper qui m'avaient été promis par Frédéric le grand, si je restais trois semaines sans être malade; j'en avais déjà passé deux, jouissant de la santé d'un Hercule, et voilà que la troisième, Frédéric part de Potsdam, pour aller en Saxe changer son nom de grand en celui de très-grand: et moi, je vois les payfages, gagnés de plus de la moitié, s'en aller en fumée, comme les projets des Saxons. Aujourd'hui donc que vous avez pris Schweidnitz, ce qui selon moi n'est pas une des moins bonnes choses que vous ayez faites, vous devriez bien en conscience me payer mes deux semaines de santé, et m'ordonner dans votre première lettre de prendre les deux tableaux qui sont par terre, faisant triste figure; au lieu que dans ma chambre je les mettrai dans un cadre; ils réjouiront mon esprit dans les momens d'hypochondrie, et je dirai à tous ceux qui me viendront voir, regardez, voilà deux tableaux que le Roi m'a donnés: il me fallait encore huit jours pour qu'ils fussent totalement et de droit à moi; mais le Roi ne fait pas comme ces vilains Autrichiens, qui violent tant qu'ils peuvent les capitulations; il a écrit de sa main dans sa dernière lettre: *accordé*, et il aurait pu cependant sans manquer à sa parole mettre: *refusé*.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CLXXIV,

D U R O I.

Sans date.

JE voudrais pouvoir vous donner tous les jours, mon cher Marquis, des nouvelles agréables. Pour à présent il n'y a rien, sinon que la Suède va incessamment faire la paix, comme je compte de recevoir le 20 la conclusion de celle que nous avons faite avec la Russie; ce sera aussi vers ce temps que je recevrai des nouvelles de cet endroit où vous avez été avec M. d'Andresfel; j'en ai reçu des contrées qu'anciennement gouvernait Mithridate, qui me font le plus grand plaisir; la différence qu'il y a, c'est que le bien arrivera un mois plus tard. Malgré tant d'apparences favorables vous ne sauriez croire combien j'ai de chagrins qui me viennent d'endroits dont je ne devais certainement pas en attendre. Enfin je crois être prédestiné sur mes vieux jours à voir exercer ma patience de toutes les façons. Seigneur, ta volonté soit faite! Eh bien, Marquis, je deviendrai patient et voilà tout; le compte fait, ce sera moi qui y gagnerai. Daun et presque toute l'armée autrichienne va venir ici contre moi; il y aura bien de la besogne, et sans une bonne diversion j'aurai de la peine à terminer la guerre. Adieu, mon bon Marquis, aimez-moi toujours un peu et soyez persuadé de mon estime.

1762.

LETTRE CLXXV.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, octobre, après avoir envoyé à S. M. Timée de Locres.

SIRE,

1762.

VOTRE MAJESTÉ a trop de complaisance en approuvant le faible ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Si quelque chose peut mériter de V. M. un peu d'indulgence en sa faveur, c'est l'intention que j'ai eue en le composant. Vous aurez pu vous apercevoir en le parcourant, que le fanatisme auquel des hommes aveuglés ont donné le nom de religion, y est toujours attaqué, soit directement, soit indirectement. Voilà ce qui peut faire lire mon livre avec quelque plaisir à des gens raisonnables. Mais d'ailleurs qu'est-ce qu'un ouvrage d'érudition à côté d'un ouvrage d'esprit et d'imagination ? c'est un pesant et tardif chameau marchant à côté d'un genêt d'Espagne. Une seule de vos épîtres contient plus de pensées et de traits ingénieux que trois volumes in-folio de Scaliger. Je compare la première à un écrin qui dans sa petitesse contient un million en diamans, et les seconds à un gros coffre où l'on a enfermé pêle-mêle des pièces de toile, de draps et quelques autres marchandises, bonnes à la vérité dans ce qu'elles font, mais du prix le plus modique eu égard aux diamans.

Que V. M. me permette de la remercier des deux tableaux qu'elle m'a fait la grâce de m'accorder
avec

avec tant de bonté. Ce sont des pièces que vous fîtes peindre autrefois par le fils de Harper, lorsqu'il lui fallait quelque argent pour aller à Rome. Vous n'avez jamais jugé à propos de les placer, et ils étaient par terre dans la chambre qui touche celle qu'occupait le prince Ferdinand de Brunswick; vous les aviez réellement destinés à me les donner, comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire; ils sont superbes pour mon cabinet, et ils étaient véritablement trop médiocres pour aucun de vos appartemens; sans quoi je ne vous aurais pas rappelé la plaisanterie que vous aviez faite sur ce qu'il fallait que je fisse pour les avoir.

V. M. ne doit pas douter de la joie que j'aurai à la revoir; c'est la chose que je désire le plus dans la vie. Ainsi, quelque faible que soit ma misérable santé, ayant presque toujours des diarrhées qui me rendent d'une faiblesse extrême et que tout l'art des médecins ne peut entièrement rétablir, je pense que s'il est question de faire un voyage de dix-huit ou vingt milles, ce que je puis exécuter dans quatre jours, j'aurais assez de force pour le soutenir; mais s'il faut que j'aille jusqu'à Breslau, ce que je ne saurais faire dans moins de neuf ou dix jours, dans la faiblesse où je suis, je crains bien qu'il ne m'arrive ce qui m'est déjà arrivé dans le dernier voyage que j'ai fait, et que je n'entreprenne inutilement ce que je ne pourrais pas finir; et ce serait un bien grand embarras, si j'allais rester malade dans quelque endroit également éloigné de Berlin et de Breslau: dans l'état où je suis aujourd.

A a

1762. d'hui , c'est un bien grand voyage pour moi que celui de quatre-vingts lieues au milieu de l'hiver.

Il s'en faut bien, Sire, que j'aye oublié la traduction de Plutarque ; j'en ai déjà fait un quart ; mais cet ouvrage fait un gros volume in-folio, et il faut plus d'un jour pour en venir à bout. Vous me direz sans doute : mais pourquoi avez-vous traduit d'autres ouvrages ? Premièrement, Sire, les deux ouvrages que j'ai traduits, ne font pas ensemble la valeur de vingt pages de Plutarque, et cela ne m'a coûté que fort peu de temps. Quant aux dissertations que j'y ai jointes, deux raisons m'ont obligé de les faire : j'ai composé celles sur *Ocellus* pour répondre indirectement à trente libelles qu'on publiait en Allemagne et en France contre les philosophes, et cela pour en revenir toujours à celui de Sans-Souci et à ceux qu'il honorait de ses bontés. J'ai composé les dissertations sur *Timée de Locres*, pour répandre sur ce monde, le plus détestable des possibles, une partie de la bile que nos ennemis me faisaient faire, et pour vilipender toute cette prêtraille qui se réjouissait de nos infortunes ; c'était la seule consolation que j'avais dans ces temps malheureux. Je confiais mon chagrin au papier ; c'était toujours un soulagement. Mon ame était trop absorbée dans ces pensées pour s'occuper uniquement de celles d'un autre, et c'est pourtant une chose à laquelle un traducteur est nécessairement obligé. Aujourd'hui, dans un temps plus calme, je reprendrai ma traduction de Plutarque ; j'en ferai imprimer deux volumes toutes les années ; et dans trois ans l'ouvrage sera entièrement fait. Dieu fait si je vivrai assez pour le finir ; en tout

cas il se trouvera quelqu'un après moi qui traduira ce que je n'aurai pas achevé ; et le libraire ayant imprimé les premiers volumes , fera bien obligé pour son intérêt de faire finir les derniers. Il y a des dissertations dans ce Plutarque bien belles , mais il y en a aussi de bien faibles. Je ferai comme les généraux qui ne croient pas rester long - temps dans un pays et qui s'emparent de ce qu'il y a de mieux. Je mettrai dans les premiers volumes ce qu'il y a de meilleur , et je laisserai pour les derniers ce qui me paraît le moins bon. Si je n'ai pas la force d'achever mon ouvrage , je le publierai comme un choix des plus beaux traités de Plutarque.

1762.

V. M. aura eu quelques chagrins en dernier lieu de ce qui s'est passé en Saxe , mais dès que le secours considérable que vous y envoyez , fera arrivé , les affaires changeront bientôt de face. Il est assez singulier que les Autrichiens ayant eu le dessein d'attaquer le prince Henri et de profiter de la grande supériorité qu'ils avaient sur lui , aient attendu que vous eussiez pris Schweidnitz , et que les neiges dans les montagnes de la Silésie y rendissent une partie de vos troupes inutiles. Cette affaire , dont ils feront beaucoup de bruit , aurait été très fâcheuse pour nous , si elle s'était passée quinze jours avant la prise de Schweidnitz , et ne fera d'aucune utilité réelle aujourd'hui pour eux , puisqu'il est sûr qu'ils y ont perdu plus que nous.

J'ai l'honneur , etc.